

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

POUR ACHETER UN BON PIANO ALLEZ CHEZ J. A. HURTEAU

COIN DES RUES STE-CATHERINE ET ST-DENIS, MONTREAL.

Vol. I.

Le 1er MARS, 1898.

No 4.

LE
JARDIN LITTERAIRE

ILLUSTRÉ

Publication Bi-Mensuelle
Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.



SOMMAIRE

Portrait de Lamartine.
LAMARTINE—Le Lac.
GEORGES DE LYS — Contrainte
par corps.
LOUIS BOUILHET — La Dernière
Nuit.
J. RAMEAU.—Yan (suite).
LEMERCIER DE NEUVILLE.— On
n'entre pas (monologue).
PAUL FÉVAL.—Le Bossu (suite).
LE SERGENT BOBILLOT — Un
lâche.
LÉON MICHAUD — Le Sang des
Roses.
Etc., etc.

ABONNEMENTS, Canada et Etats-Unis:

UN AN, - - \$1.00 SIX MOIS, - - \$0.60
Strictement Payable d'Avance.

DUBREUIL & GOYETTE, Editeurs
17, rue Saint-Jacques, Montréal.

Tél. Bell: 678.
Tél. Marchands: 643.



Prix: 5 sous.

Si vous êtes faible, prenez le VIN DE PIN PARFUMÉ.

SI VOUS TOUSSEZ
PRENEZ LE **BAUME RHUMAL.**

A NOS LECTEURS.



Le premier numéro du "Jardin Littéraire Illustré" a obtenu un succès sans précédent et qui a même dépassé l'attente de ses éditeurs. Le public littéraire et intelligent de cette province a compris les sacrifices que nous nous efforcions de faire pour remplir un de ses désirs, et il nous a donné son encouragement.

L'intérêt des œuvres publiées, le choix des illustrations, le soin minutieux des détails, tout dans ce numéro ne pouvait que justifier ce succès et mériter l'accueil si empressé qu'il a trouvé auprès de tous les lecteurs. Nous avons voulu faire encore plus dans ce numéro, en employant un papier supérieur à celui du précédent tirage.

Cette publication continue de paraître, tous les 15 jours, en un numéro de 48 pages, illustré de nombreuses gravures. Nos lecteurs auront donc chaque année près de 1200 pages de lecture, formant un volume tous les 6 mois, pour un prix des plus modiques.

Rappelons que le "Jardin Littéraire Illustré" ne publiera que les œuvres les plus intéressantes, les plus morales et les meilleures parmi les plus récentes des auteurs contemporains.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur réception de 5 sous en timbres-poste canadiens ou américains.

ABONNEMENTS: { Un an \$1.00
 { 6 mois 0.60

Adresser les demandes accompagnées du montant à

**LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ,
 17, rue St-Jacques, Montréal, Can.**

PRESERVATION ET CURE GARANTIES



des Rhume, Coqueluche, Asthme, Bronchite, vieux Catarrhe, soit toutes affections graves de Poitrine, du Sang, de la Peau, Rhumatismale, Névralgique, etc.

Par l'usage régulier des délicieux



<p>Bonbons de Pin parfumé, 10c bte Du Sirop " " 25c fla. Des Perles " " 50c " Du Vin Tonique " 50c " Des Plastrons, " " " " " " " "</p>	<p>De l'Huile de Pin parf. rhumatis, 50c fl. De la Lotion " " cheveux 50c " De l'Onguent " " plaie 25c " De Flanelles " " corps, cal. \$2 à 4 v. Des Savons " " " " " " " "</p>
---	---

sur la poitrine, 50c piè pour peau, boutons, dartres, etc. 10c piè.

Guérison Rapide et Infaillible par ces

PRODUITS CURATIFS FRANCAIS

Couronnés par l'Académie de Paris

et par toutes les grandes Expositions du Monde.

EN VENTE PARTOUT



LAMARTINE.



LE LAC

AINSI, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour !

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots :

“ O temps ! suspens ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

“ Assez de malheureux ici-bas vous implorant,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.”

Temps jaloux, se peut il que ces moments d'ivresse,
Où la vie à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous au moins fixer la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

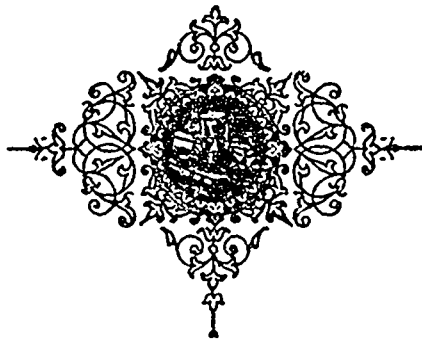
Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! frêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de ce beau jour, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Daus l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers dont l'air est caressé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont passé !”





CONTRAINTE PAR CORPS

I

MAITRE Mathieu Rapax, huissier assermenté près le tribunal de Briançon, ce soir-là, rentra joyeux. Il avait lestement mené une affaire de saisie, et dès le lendemain il pourrait instrumenter. Et certes, il était temps ! Le débiteur habitait sur le territoire de la Madeleine, humble hameau perdu dans le massif du Lautaret. Heureusement, cette année-là, la neige était tardive, car sa tombée, chaque hiver, obstruait les routes et interceptait les communications. Il lui aurait fallu, en pareil cas, ajourner la saisie au printemps, retard préjudiciable à ses honoraires.

Dès le jour, par un matin gris et froid de novembre, Me Rapax se mit en route.

Afin de franchir les trois lieues et demie entre la ville et le hameau, Me Mathieu s'était obéré d'une location de cabriolet dont ne souffrirait d'ailleurs point sa bourse ; cela grossirait un peu les frais, tout simplement.

Emmitoufflé dans sa peau de bique, l'huissier soufflait sur ses doigts raidis d'onglée. Il accrocha les guides au serrefrein, laissa le bidet grimper la côte d'un pas alenti, et oublia la froidure à compulser les pièces de la procédure, sa serviette étalée sur ses genoux.

Ah ! ce Nicolas Rivet ! Il s'était obstiné, et maintenant, pour une dette primitive de deux cents francs, il se trouvait, grâce aux protêts et aux frais, débiteur d'une somme enflée presque au double. Ces entêtés-là sont la providence des pauvres huissiers ; Mathieu se réjouissait de l'aubaine.

Une hâte le pressa vers le but. Il fouailla des rênes la croupe du cheval essoufflé par la montée rude. La bête accéléra péniblement l'allure.

La route s'élevait par lacets dont l'interminable succession semblait réduire à néant la distance parcourue et prolonger indéfiniment l'étape. Le ciel, très bas, rouillé d'une lividité lourde, paraissait cloué à la terre par les sommets qui trouaient son opacité et se noyaient dans l'amoncellement des nues ; bientôt l'atmosphère se moucheta de blancheurs, la neige ouata le sol.

— Diable, grogna Rapax.

Les toits de la Madeleine pointèrent, mais l'huissier n'était point au but. Il dut enfler un chemin rocailleux à travers les sapins. Le bidet renâclait dans sa lutte contre les ornières et les aspérités des roches. Après vingt minutes de cahots, Me Mathieu soupira d'aise en s'arrêtant devant la mesure du saisi.

Il héla :

— Hé ! Rivet !

Le montagnard parut sur le seuil.

Il cligna de l'œil, reconnut l'arrivant. Un mécontentement lui plissa la face. Sans doute, il espérait, vu l'hiver proche, la visite de l'huissier remise au printemps.

Cependant, pour ne pas s'aliéner l'homme de loi, il sourit obséquieusement.

— Ah ! c'est donc vous, m'ossieu Rapax ? Fait guère beau su' les chemins... Puisque vous v'là, entrez toujours ; je vas loger vot' bidet à l'étable et je vous joins.

L'huissier, engourdi de froid, descendit lourdement du cabriolet et vénétra dans la demeure.

Les flammes joyeuses qui léchaient la marmite suspendue à la crémaillère tout d'abord le sollicitèrent. Il se campa devant le foyer avec un égoïste soupir de bien-être.

La Rivette, grasse commère aux joues pleines et rouges, approcha un escabeau de l'âtre.

— Remettez-vous, dit-elle. Hein ! y fait meilleur quedehors, pas vrai ?

L'huissier approuva d'un hochement de tête ; mais déjà il dépouillait sa peau de bique et compulsait ses paperasses.

Nicolas entra :

— La bête est au chaud, la carriole sous le hangar ; vous prendrez ben un verre, m'ossieu Mathieu ?

L'homme de loi, insensible à l'invite, déclara :

— Rivet, par jugement du tribunal, votre créancier a obtenu saisie contre vous. Les délais d'opposition sont passés. Je viens donc procéder à l'inventaire de vos biens, meubles et immeubles, à moins toutefois que vous ne soyez en mesure de payer...



Ah ! c'est donc vous, m'ossieu Rapax ?...
Je vas loger vot' bidet à l'étable et je vous joins.

— On l'est ! interrompit l'homme, non sans un regret, je vas vous compter les vingt pistoles.

— Minute ! observa l'huissier ; c'est là le montant de la créance primitive ; en plus il faut solder les cent quatre-vingt-sept francs soixante-deux centimes de frais.

— De quoi ? de quoi ? glapit Nicolas. Non, pour sûr. Je dois quarante écus de cent sous, je donne quarante écus de cent sous.... Les aut's, ça me regarde pas.... Faut pas se gausser de moi... allons... D'abord, j'y ai point.

— Tant pis !... je me vois forcé d'instrumenter.

Rivet gémit :

— Voyons, mon bon môssieu Rapax, c'est pas des choses à faire. Vous voulez pas me flanquer dehors comme v'là les mauvais temps qu'arrivent ?... Je paye mon dû... Je peux pas plus.

— Je le regrette ; inutile de discuter, j'exécute les volontés de mon client.

— Ben, allez y donc ; mais ça ne lui portera pas chance, dit Rivet. Il détourna la tête. Un sourire filait sur ses lèvres. Par la vitre il avait vu redoubler la neige, fouettée de rafales.

Déjà l'huissier procédait à la saisie. Renseignée par un clignement d'œil de son homme, la Rivette discutait, traînait les choses en lenteur ; là, manquait une clef et de longues recherches précédaient sa découverte ; ici, le bois s'était gauchi, faussant les tiroirs Rapax piétinait d'impatience.

Midi tinta au coucou.

— Vous mangerez ben la soupe avec nous ? proposa Nicolas à l'huissier.

En route depuis l'aube, Rapax éprouvait des tiraillements d'estomac ; cependant il eut un geste de dénégation ; il était trop pressé par la besogne. Les Rivet seuls s'attablèrent.

De la marmite découverte un appétissant fumet de choux et de lard tenta la faim du pauvre homme tant et si bien qu'il en oublia sa hâte.

— Allons, dit-il, j'accepte un morceau sur le pouce. Il faut que je rentre à Briançon avant la nuit.

Le montagnard déclara entre deux cuillerées :

— Bah ! ça va vite en descendant.

Il fit asseoir l'homme, le dos à la fenêtre, et lui servit une large écuellée.

Me Mathieu la vida prestement.

Mis en appétit, il attaqua la potée. Rivet emplissait le verre de pleines rasades. Le dos au feu, le ventre à table, l'huissier s'abandonnait au bien être de la chaleur et de l'estomac satisfait.

Il consulta sa montre.

— Une heure vingt !... Bigre !... Je n'ai qu'à me presser.

Ce disant, il s'étira paresseusement.

L'hôtesse, courbée devant l'âtre, se releva à demi :

— Et le café ?

— Je le boirai en instrumentant.

Et Me Mathieu se décida à reprendre la tâche. Grâce aux ruses de Rivet, il ne la termina qu'à la nuit proche.

— Leste ! attelle la carriole, cria-t-il en rassemblant ses papiers et en les ficelant dans sa serviette.

Nicolas sortit.

Il reparut bientôt, l'air déconfit :

— Dites donc, pas moyen de partir : la roue de gauche a perdu son écrou.

— Hein ?...

— Après tout, ça vaut mieux. Vous embarquez à la nuit avec deux pieds de neige sur la route, sans compter que par la bise qu'y fait elle est en tas dans les fonds... Vous y resteriez, pour sûr...

L'huissier n'écoutait pas ; il ouvrit la porte, alla visiter la carriole, s'assura du désastre...

Il restait là, frissonnant et taciturne.

— Bah ! le consola le saisi, qui l'avait rejoint, demain y fera jour, j'irai au village, on réparera le mal. Le vent tourne au dégel, vous rentrerez à votre aise.

La nécessité faisait loi ; Rapax se résigna.

La nuit venue, après souper les Rivet lui cédèrent leur lit et se réfugièrent à l'étable.

La neige tombait toujours.



La nécessité faisait loi ; Rapax se résigna.

II

Le lendemain, à son réveil, l'huissier fut surpris d'ouvrir les yeux dans l'obscurité. Il avait conscience d'avoir dormi un long somme. Alors il perçut un bruit extérieur ; un raclement de pelle grinça, des sabots tapèrent. L'huis s'ouvrit brusquement et la chambre s'éclaira vaguement d'une lueur blême.

— Bonjour, la compagnie, déclara Rivet. Ben ! vous savez, la neige est hâtive c'te année ; y en a pas moins de quatre à cinq pieds.

— Vous dites ?... haleta Mathieu.

— Vous avez dormi votre saoul, hein ! V'là qu'on va su' les neuf heures. Depuis le blanc matin nous travaillons, moi et la femme, à débloquer la porte.

Rapax, remonté sur son maigre train de derrière, écarquillait les yeux, effaré ; enfin il bégaya :

— Alors... et moi ?

— Faudra attendre le dégel.

— Combien ?..

— Ça, on ne peut pas savoir ; p't être quatre mois, p't-être cinq ; jusqu'en fin de février pour le moins..

— Plutôt en mars, aggrava malicieusement la Rivette.

L'huissier était atterré.

— Et mon étude ?..



— Et, en rentrant, n'oubliez pas de régler le louage du bidet.

je vas toujours vous bâtir un lit. — Toi, la femme occupe-toi de la soupe.

Interminable, se traînait l'hiver. Afin d'économiser le chauffage, les prisonniers désœuvrés se couchaient dès le crépuscule et prolongeaient la matinée sous les *coëttes*.

L'huissier, maigriot, grelottait dans son cadre de bois empli de paille, tandis que Nicolas se prélassait au chaud dans un bon lit.

Et la nuit au long des insomnies dues au repos prolongé, Rapax était hanté par le souci des affaires pendantes, angoissé de l'argent perdu ; le jour venu, il était tout à la nostalgie de son étude durant les heures vides usées à se griller les tibias devant les tisons enterrés sous les cendres.

Les Rivet, accoutumés aux hivernages, ne paraissaient pas partager son ennui : du reste, la femme s'occupait du ménage, filait le chanvre, réparait les hardes. Puis Rivet avait eu à tuer son cochon, un porc soigneusement engraisé et que l'huissier avait dû laisser

— Faut pas vous manger les sangs, opina Nicolas, ça n'avance à rien ; nous ne sommes pas gens à mettre le prochain à la rue, nous. Vous partagerez notre vie et vous serez le gardien de vot'saisie. Pour l'étude, bonne affaire, ça fera de l'aise aux braves gens... En attendant,

distraire de la saisie, sous peine de jeûner. Il avait pris sa part de la ripaille de boudin et de tripes qui avait suivi la mort de l'animal. Son estomac repu avait étouffé le filet de voix que peut conserver une conscience d'huissier... Et depuis, chaque jour, il avalait les quartiers sortis du saloir, sans le plus mince remords.

Peu à peu, la déférence mêlée de crainte, inspirée à tout paysan par l'homme de loi, s'était évanouie dans la communauté de vie, et Rivet traitait Me Rapax en compère ; même il en était arrivé à une attitude de supériorité vis-à-vis de son hôte. Il était le maître, pensait-il avec malice, bien que l'autre l'eût saisi. L'hiver lui donnait la satisfaction de narguer la loi et ses ministres.

III

Un souffle chaud du Midi, dès février, fondit les neiges. L'huissier, humble tout l'hiver, retrouva sa morgue devant la liberté proche. Un matin, il ordonna à son hôte d'atteler la voiture.

Le cabriolet fut tiré du hangar : il apparut pourri par l'hivernage, la capote verdie de moisissure, la ferraille rouillée.

Le bidet efflanqué, mal nourri depuis plusieurs semaines de feuilles sèches et de brindilles, flottait dans le harnais trop large. Me Rapax eut une moue soucieuse que l'espoir de revoir son étude balaya.

Il escalada allègrement le marchepied.

Mais Rivet l'arrêta net dans son élan.

— Minute, compère ! On ne se quitte pas comme ça. Vous emportez les paperasses rapport à ma dette ?

— Sans doute !...

— A vot'aise ! V'là les miennes.

— Les vôtres ?

— Lisez donc. Les bons comptes font les bons amis.

L'huissier déploya le papier.

Il lut :

COMPTE DE ME RAPAX

102 jours de logement et de nourriture à 3 fr.	306	“
102 jours de logement et de nourriture pour le cheval à 1 fr.	102	“
Part de chauffage et d'éclairage	41	“
Blanchissage	10	“
Linge fourni	12 85	
Une paire de sabots	2 55	
TOTAL	474 40	

Le montagnard ajouta, après avoir joui de la grimace de l'homme de loi :

— C'est donc octante-six francs septante-huit centimes de retour pour moi. Boutez les avec la quittance de ma dette et nous v'là quittes.

Rapax était livide.

Rivet goguenarda.

— Vous dites rien ?... Vous voudriez pas, pour sûr, m'obliger à vous envoyer un de vos confrères ?..

Cette perspective agita l'huissier d'un frisson : lui, être poursuivi ?.. Il se sentit pris, il paya.

Il détalait enfin. Nicolas le poursuivit d'un dernier sarcasme :

— Et, en rentrant n'oubliez pas de régler le louage du bidet.

La bile de l'huissier déborda. Six mois durant il eut la jaunisse.

GEORGES DE LYS.

LA DERNIÈRE NUIT

TOUTE ma lampe a brûlé goutte à goutte,
 Mon feu s'éteint avec un dernier bruit ;
 Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,
 Je pleure seul dans la profonde nuit.

Derrière moi, — si je tournais la tête,
 Je le verrais, — un fantôme est placé,
 Témoin fatal apparu dans ma fête,
 Spectre en lambeaux de mon bonheur passé.

Mon rêve est mort sans espoir qu'il renaisse ;
 Le temps m'échappe, et l'orgueil imposteur
 Pousse au néant les jours de ma jeunesse,
 Comme un troupeau, dont il fut le pasteur.

Pareil au flux d'une mer inféconde,
 Sur mon cadavre au sépulcre endormi
 Je sens déjà monter l'oubli du monde,
 Qui, tout vivant, m'a couvert à demi.

O la nuit froide ! ô la nuit douloureuse !
 Ma main bondit sur mon sein palpitant ;
 Qui frappe ainsi dans ma poitrine creuse ?
 Quels sont ces coups sinistres qu'on entend ?

Qu' es-tu ? qu' es-tu ? Parle, ô monstre indomptable,
 Qui te débats en mes flancs enfermé !
 Une voix dit, une voix lamentable :
 " Je suis ton cœur, et n'ai jamais aimé ! "

LOUIS BOUILHET.



YAN ⁽¹⁾

VII

(Suite)

TOUJOURS, il s'arrêtait dans un petit carrefour, d'où l'on pouvait découvrir, à deux cents mètres environ, un coin du château de la Taulade.

Là ! c'était là qu'il aurait voulu voler !

Il n'osait pas.

Soudain, il pensa :

— Si elle était partie !

Ne devait-elle pas quitter Salignacq le jour même ? Dieu ! Cela serait donc possible ? Quoi, l'univers ne croulerait pas plutôt que de laisser s'accomplir une monstruosité pareille ?

Haletant, il se dirigea vers le château. Cette pensée affreuse, venant le sabrer brusquement dans sa joie, lui donna toutes les audaces.

Il marcha vite, arriva devant la grille, sonna et vit paraître une servante.

— Mlle Florence va... va bien ? demanda-t-il en légayant d'émotion.

— Ah ! vous saviez qu'elle était souffrante ? demanda la domestique.

Oui, ce matin, elle va bien, merci ! Mais, cette nuit, elle a eu un peu de fièvre. Il paraît qu'elle s'est perdue dans le bois ; on lui a fait peur, a-t-elle dit, elle est tombée de cheval. Mais ce ne sera rien ; il n'y a pas eu de blessure. Pourtant le départ est ajourné.

— Ah ! lança Emile dans une explosion d'ivresse.

— Oui, mademoiselle ne quittera certainement le pays qu'après les élections.

Et Emile s'en retourna, le paradis au cœur.

Il ne mangea rien ce jour-là. Il ne dit rien à Yan dont les yeux semblaient chargés de mitraille. Il prit son fusil et essaya de braconner. Il resta plusieurs heures derrière un talus, un talus herbeux, d'où l'on entrevoyait la demeure des Brion. Il ne vit rien venir, jamais.

C'était un supplice énervant.

Il ne vit rien non plus le lendemain,

(1) Voir les numéros du 15 janvier, 1er et 15 février 1898.

Florence riait peut-être de lui. N'aurait-elle pas dû se trouver là tout le temps, là, dans ce coin sacré de la forêt ?

Un, deux, trois jours se passèrent ainsi. Emile pouvait à peine ouvrir les yeux. Ses mains tremblaient. Son front, où toujours se forgeaient les mêmes mots, semblait s'user à certaines places. Et une tristesse infinie lui noyait le cœur.

Était-elle malade réellement ? Ou ne voulait-elle plus s'approcher de lui ?

Emile s'alarmait ; il ne pensait qu'à Florence, il se demandait avec angoisses comment cette aventure se terminerait, et il n'osait espérer un dénouement heureux. Elle était la fille d'un député ; lui n'était que le filleul de Yan. Elle était une Parisienne élégante ; lui n'était qu'un paysan mal dégrossi. Tout, naissance, éducation, habitudes, devait les séparer pour toujours.

Emile songea sérieusement à se pendre, dans ce coin de forêt où il avait cru être si heureux. A certaines heures, il partait d'un pas tragique. Souvent il changeait de costume. Tantôt, il s'habillait comme jadis, d'une blouse et d'un béret ; tantôt, il revêtait les habits des dimanches, et frisait longuement ses humbles moustaches.

Un jour, Yan dit à son filleul :

— Tu sais, petit, Marie Catalan va se marier.

C'était faux. Mais Emile ne comprit pas.

— Diou biban ! éclata le vieux. Il faut que ça finisse !

Et le poing sous le nez d'Emile :

— Tu sais, mon garçon, si tu y penses encore, à ta fille de député, je... je... Suffit ! je me tais !

Cela fut lancé d'une voix menaçante.

Yan ne savait pas, du reste, ce qu'il avait voulu dire.

Mais il décida qu'il irait, le lendemain, demander la main de Marie Catalan pour son filleul.

Mai approchait. Voilà une semaine que les yeux d'Emile n'avaient pu se rassasier de Florence. Le jeune homme, voyant Yan



Il resta plusieurs heures derrière un talus, un talus herbeux.....

faire sa barbe pour se rendre chez les Catalan, eut une crise de désespoir. Il prit son fusil et entra dans la forêt.

Des peupliers tremblaient le long d'un ruisseau. Emile se dirigea vers le coin où gisait l'arbre abattu, le coin où toutes choses chantaient pour lui des chœurs mélancoliques. A terre, il y avait des herbes que le pied de Florence avait courbaturées un soir... Ces herbes se redressaient peu à peu. Encore quelques jours et rien ne saurait plus qu'elle avait passé par là. Non, rien ! Emile arma son fusil. Les tempes lui brûlaient. Il entendait le rythme saccadé du sang dans ses veines. Il s'assit doucement sur le tronc de l'arbre et plaça le fusil entre ses jambes. Ses lèvres murmuraient quelque chose. Quoi ? Il ne savait guère. Des prières sans doute. Au loin, dans quelque champ labouré, il entendait un paysan dire des phrases simples à ses bœufs : "Bé, Martin ! Bé, Youan !" Va, Martin ! Va, Jean ! Et cela lui remplit les yeux de larmes. Il embrassa le tronc inerte de l'arbre couché. Le canon de l'arme toucha son cou et le glaça.

— Mon Dieu ! soupira-t-il.

— Bé, Martin ! bé, Youan ! disait toujours le paysan à ses bœufs.

Et Emile rejeta le fusil avec terreur.

Non, il ne pouvait pas. C'était plus fort que lui. La voix des laboureurs, les conseils des oiseaux, les murmures bienheureux des arbres, tout l'exhortait à vivre. Le suicide, n'est-ce pas une monstrueuse folie ? Ils le savent bien, les paysans sains et virils qui n'admettent point qu'il y ait des êtres assez dépravés pour attenter à leurs jours. Que dirait-on dans le pays ? Que penserait Yan ? Non ! Ce serait le déshonneur pour la maison. Et les mendiants galeux, les estropiés geignants qui vont dans la contrée, lamentables, mais heureux de souffrir au soleil, se montreraient du bâton le Bignaou maudit, et diraient, en se signant trois fois :

— Jésus ! délivrez-nous du mal ! C'est ici qu'un jeune homme de vingt-deux ans s'est tué !

Alors, très malheureux de ne pas habiter une ville sentimentale où les suicidés par amour provoquent l'attendrissement des bonnes âmes, Emile laissa son arme, et, anxieux, n'ayant plus ni dignité, ni réflexion, il ouvrit sa bouche, puis, de toute sa voix éperdue, comme un cerf brame au mois de mai, il appela :

— Florence !

Et aussitôt il tira en l'air un coup de fusil.

Un grand bruit, cela fit un grand bruit dans la forêt ; les feuilles crépitèrent sous les plombs. L'écho, très loin, appela plusieurs fois : "Florence !" et fit entendre plusieurs fois une détonation. Emile haletait. Il ne vit rien d'abord, rien que de la fumée. Et ses yeux se dilatèrent ; les veines de son cou se gonflèrent sous sa peau. La fumée se dissipa. Mais Emile ne vit rien encore, rien qu'un tohu-bohu de choses qui dansaient : des feuillages, des troncs, des racines, une grande sarabande végétale. Et, dans sa poitrine, son cœur tonnait avec fracas. Non, il ne voyait pas venir celle qu'il

avait appelée, et les lèvres entr'ouvertes, la respiration sifflante, il reprit son fusil dans ses poings nerveux, son fusil qui contenait une charge de plomb encore.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il, à mon aide !

Il s'était tourné vers le nord, vers le château de la Taulade ; et ses prunelles pleines d'adjurations lumineuses ne distinguaient rien de ce qu'il y avait autour de lui. Rien. Tous les arbres voisins auraient pu s'abattre sur sa tête, il n'aurait pas bougé. Sa respiration s'accéléra, s'accéléra désespérément, comme si tout son être avait couru d'un galop vertigineux à travers la forêt. Et, soudain, ses jambes tremblèrent, son visage s'éclaira d'un long sourire de transfiguration. Le fusil tomba de ses mains glacées. Emile, inconsciemment, fit quelques pas, en tendant ses bras nerveux, comme s'il avait vu un soleil marcher vers lui. Oh ! ce devait être un soleil : car toute la forêt chantait sur son passage ! un soleil : car sur sa route le sol semblait sourire par une soudaine éclosion de marguerites ! Et le visage d'Emile s'illumina, comme pour refléter l'astre joyeux qui approchait.

— Mes yeux, mes yeux, ne vous trompez-vous pas ?

Il s'avança encore. Et, tout à coup, en poussant un grand cri de triomphe, il tomba aux pieds de Florence, de Florence qui était venue à l'appel de sa volonté, et qui doucement lui baisa les mains, en pleurant de tendresse.

Et, longtemps après sans doute, ou peut-être tout de suite, il entendit des explications bénies qui lui versaient du baume sur toutes les plaies du cœur :

— Mon Emile, je n'ai jamais pu venir. Jamais ! Mon père est rentré depuis hier à la Taulade. On me surveille. Puis j'ai été souffrante. Ma tante a tout compris, l'autre soir, quand on m'a vue arriver si tard. Le cheval était à la maison depuis deux heures ! Emile, je vous aime. N'avez-vous pas senti ma pensée, nuit et jour, auprès de vous ?

Et soudain, le petit-fils de Yan entendit encore ces autres paroles, qui tombèrent sur lui comme une avalanche de roses :

— Emile, il faut demander ma main à mon père.

Il frémit :

— Croyez-vous qu'il me l'accorde, lança-t-il, avec une flamme d'exaltation dans les yeux.

— Mais certainement !... Bonjour, Emile. Confiance !

Et Florence disparut, légèrement, sous les branches des arbres.

VIII

EMILE s'étreignit le front ; il avait peur de le sentir éclater de joie. Il marcha dans la forêt avec l'inconscience d'un somnambule. Il avait les oreilles pleines de fanfares. Il faisait de grands gestes automatiques, comme s'il avait voulu jeter des poignées de bonheur aux plantes, aux nuages, aux toiles. Toutes les félicités réservées à ce globe devaient être accumulées en lui. Il avait de la joie pour plusieurs hommes, de la joie pour plusieurs siècles, et les organismes qui naîtraient un jour de son corps décomposé seraient tout imprégnés encore de son immortelle béatitude. Il marcha au hasard des routes. Il se sentait poussé par des influences célestes, comme par des mains de lumière ; il alla, sans savoir où elles le conduisaient. Il traversa des taillis, enfila une allée, arriva dans un bosquet ombreux, où un homme lisait des journaux sous une cabane de chaume. Cet homme était M. Brion, le père de Florence. Emile s'approcha. Il tremblait pourtant. La minute était si solennelle ! Mais, les mains de lumière le poussaient toujours :

—Va ! va ! semblait lui dire une voix amie, qui chantait dans le vent ; va sans crainte ! Le ciel te protège aujourd'hui et rien de ce que tu demanderas ne pourra t'être refusé !

Emile s'arrêta devant M. Brion.

—Bonjour, monsieur le Député ! salua-t-il.

Le père de Florence leva la tête et reconnut le filleul de Yan.

—Bonjour, mon ami !... Qu'y a-t-il de nouveau ? Tout le monde se porte bien chez vous ?

Emile avait ôté son béret et, quoique la voix amie lui parlât toujours, il se troubla de plus en plus. Il baissa le front, rougit comme une groseille et n'osa rien dire.

—Allons ! Allons ! fit le père de Florence. Vous avez quelque chose de sérieux à m'annoncer. Ne tremblez pas ! Je ne suis guère terrible ! Racontez-moi tout.

Emile releva la tête, ferma les poings, tendit les jarrets comme un homme décidé à faire un grand saut.

—Vous fâcheriez-vous monsieur, balbutia-t-il ingénument, — et ses lèvres brûlaient comme si elles avaient lâché des paroles de feu, — vous fâcheriez-vous si mon parrain venait vous demander pour moi la main de Mademoiselle votre fille ?

C'était fait ! La question vertigineuse était formulée ! Emile ne respira plus.

M. Brion, lui, respira fortement. Il se tourna vers le jeune homme, le regarda de ses prunelles agrandies, puis il se leva, fit quatre pas sous la cabane de chaume, et agita les journaux sur sa tête.

—Quel garçon bizarre ! s'écria-t-il. Ah ! quel garçon bizarre !... Vous demander comme ça, sans crier gare... Très drôle !... très drôle !... Il faut venir à Salignacq pour avoir des aventures pareilles !

Emile frissonnait. Son visage était devenu livide.

Le député le regarda de nouveau, et la surprise du premier moment se changea aussitôt en compassion.

Il posa sa main droite sur l'épaule du jeune homme et dit d'une voix amicale :

—Rassurez-vous, monsieur Emile ! je ne m'offense pas pour si peu ! Si votre démarche manque de correction, elle n'est pas sans originalité, et j'adore les gens qui n'agissent pas comme tout le monde. Il vous plairait de savoir si je vous donnerais ma fille en mariage ? Vous me prenez un peu à l'improviste ; j'avoue que je n'ai guère étudié la question ! Pourtant Florence m'a beaucoup parlé de vous ces jours-ci, et j'aurais dû être plus clairvoyant. Il n'importe ! Vous avez l'air d'un brave garçon et vous portez un nom fort honoré dans le pays. Je sais du reste que vous êtes riche, très riche... Je vais donc vous faire connaître toutes mes pensées. Un mariage entre ma fille et vous ne me paraît pas impossible. Seulement vous me permettrez de dire que je vois des obstacles sérieux à cette union. Ce n'est pas de votre côté que je les trouve, mais du côté de votre grand-père. Yan du Bignaou possède cinquante mille livres de rente et s'habille comme un mendiant ! Il pourrait avoir des châteaux et habite une vieille baraque ! C'est honteux ! On n'vit pas comme ça ! Moi, vous comprenez, je suis obligé, à cause de ma situation, d'exiger une certaine tenue des gens susceptibles d'approcher ma fille ; et je ne dois pas permettre que son beau-père file du lin, mange de la bouillie de maïs, soigne les veaux ou les cochons, et se laisse tutoyer par ses domestiques !... Vous le lui direz, n'est-ce pas ? Il s'amendera, je l'espère, il mènera un train de vie plus en rapport avec sa fortune, et alors, si vous agréez à ma fille, nous pourrions reprendre la conversation de ce matin !... Au revoir, cher monsieur Duvignau ! Tâchez de civiliser le vieux Yan. Tout dépend de lui.

Le député serra la main d'Emile et celui-ci s'en alla, le front haut, le pas dansant, le visage illuminé d'espoir.

—Il veut bien me donner sa fille ! Il veut bien !... Oh ! que je suis heureux ! se dit-il en traversant de nouveau la forêt.

Il souriait à tous les arbres. Ses yeux avaient de triomphales clartés. Il aurait trouvé sur sa route un page grandiose qui, à grand bruit de cloches, l'eût sacré empereur d'Occident, comme Charlemagne, qu'il n'aurait pas manifesté la moindre surprise ! En dix minutes il arriva chez lui.

Le soleil se couchait.

Yan, qui avait filé ses trois quenouilles de lin dans la journée, achevait en ce moment son repas du soir. Il se leva de table et armé de ses béquilles des dimanches, il se disposa aussitôt à partir vers Catalan.

Emile prit simplement son grand-père à bras-le-corps.

— Venez ! venez ! lui dit il.

Et doucement il l'emporta, au nez de la servante ébahie.

Et quand il fut dans sa chambre il assit le vieillard sur une chaise, ferma la porte, puis, doucement avec une voix démontée par les sanglots, il balbutia :

— Papa, je suis bien heureux !

Yan se tâtait.

— Mais il est fou, Diou hiboste ! fou !

Et il regardait son petit-fils avec ahurissement.

Par la fenêtre ouverte, le soleil mourant envoyait un adieu vermeil dans la chambre, et Emile, sous cette lumière, semblait un grand saint doré d'église.

Yan ne le reconnaissait guère.

— Je suis bien heureux ! bien heureux ! continuait le filleul.

— Mais, mon garçon... répliqua le vieillard.

— Je peux l'épouser !

— Qui ça ?

— Mlle Brion !

— La fille du député ?

— Oui, papa ! la fille du député, je peux l'épouser moi, Emile Duvignau !

Et alors il s'assit, radieux et chargé de gloire, comme si après ces paroles suprêmes, le monde inutile n'avait eu qu'à se volatiliser sous ses regards.

Yan éclata de rire.

— Voyons, petit, reviens à toi ! dit il à son filleul. Il est tard et j'ai à parler longtemps avec les Catalan. Veux-tu me passer les béquilles ?

Alors Emile frissonna. Il rentrait dans la réalité. Il prit dans ses mains fébriles la main osseuse de l'aïeul.

— Papa, dit il, vous n'avez donc pas compris ? Je veux épouser la fille du député. Mlle Florence : elle m'aime !

Et il déborda de confidences.

— Vous ne pouvez pas savoir... De si grands yeux ! Et une voix... Vous ne pouvez pas savoir ! Elle m'aime, vous dis je. Vous en êtes convaincu d'ailleurs, puisque vous nous avez surpris, l'autre soir ! Longtemps j'ai cru rêver. Mais non, tout à l'heure encore... Tenez,



Mlle Florence Brion.

tâtez cette meurtrissure à mon bras ; vous voyez bien, vous voyez bien ! J'ai les yeux éblouis comme si j'étais dans un arc en ciel... Vous ne pouvez pas savoir !... Donc, son père veut bien que je l'épouse. C'est trop de bonheur, vous comprenez ? Aussi vous ne permettrez bien de pleurer un peu. Oh ! papa !

Yan se dressa.

— Imbécile ! dit-il.

Et, rageusement, il essaya de prendre ses béquilles lui-même.

— Papa ! cria Emile. Je ne veux pas, entendez-vous ? Je ne veux pas que vous alliez chez les Catalan. Jamais je n'en épouserai d'autre !

— Mais, petit nigaud...

— Oh ! taisez-vous ! Si vous saviez ce qui se passe en moi ! Je serais capable de tout, papa ! de tout, si vous vous opposiez à ce mariage ! Non ; c'est entendu, je l'épouse. Vous allez demander sa main ! M. Brion est chez lui, dans sa tonnelle. Ne perdez pas une seconde. Faites vite !... Ah ! j'oubliais : je vais vous prêter mon chapeau. Et puis, vous allez quitter cette blouse. Vous tâcherez de vous exprimer en français ensuite. Car le député n'aime guère vos airs de paysan. C'est même une des conditions...

— Hein ? nasilla Yan, dont les yeux flamboyèrent.

Emile, sans se troubler, continua :

— Oui, j'avais oublié, M. Brion consent à ce que j'épouse sa fille, pourvu que vous vous civilisiez un peu. Plus de bérêt, plus de charmarre, plus de sabots, et plus de familiarités avec les domestiques surtout ! Vous allez acheter une voiture, nous aurons un cocher, vous porterez une redingote, vous...

Il s'arrêta. Le visage de Yan semblait bouleversé par un tremblement de terre ! On eût dit que le vieux voulait éclater de rire ou fondre en larmes, et il ne pouvait faire ni l'un ni l'autre. C'était effroyable. Ses bras ébauchaient machinalement un geste bizarre, le geste de filer avec frénésie une fantastique quenouille de lin.

— Un monsieur ! put-il enfin articuler. Il faudra que je devienne un monsieur, moi, Yan du Bignaou !

Et il se décida tout à coup à rire, à rire convulsivement, avec des éclats qui firent trembler les murailles.

Emile bondit.

— Eh bien, vous savez, dit-il avec un frisson dans ses tempes, si vous ne voulez pas le devenir, je...

— Quoi donc ? demanda paisiblement le vieillard.

Emile s'affaissa :

— Oh ! papa ! que c'est donc malheureux !

Et il étreignit, dans ses mains crispées, les doigts maigres de son grand père.

Il ne dit plus rien. Il s'assit sur une chaise, mit ses coudes sur ses genoux, ses joues dans ses mains, et regarda inconsciemment, à travers ses larmes, les dessins obliques des carreaux rouges qui pavait la chambre.

Le jour finissait. Au plafond, les suprêmes rayons du soleil s'étaient fondus, en imbibant les murs d'une grande tristesse grise. Et, dans un champ lointain, montait une chanson lente, la simple chanson de quelque laboureur, rentrant chez lui à pas calmes, le râteau ou le pic sur l'épaule.

Et Yan considérait, sur le front découvert d'Emile, une petite cicatrice blanche, une ancienne blessure que le filleul s'était faite jadis, à l'âge de trois ans, en tombant d'une chaise. Oh ! les souvenirs bénis ! Yan promena sa main tremblante sur le front tendre de son petit-fils.

—Écoute, lui dit-il,—et sa voix résonnait avec une tendresse infinie, —écoute, enfant : Je t'aime bien. J'ai vécu si heureux avec toi ! je mourrai si heureux si je meurs près de toi ! Je te parle avec toute mon âme ; écoute : Devenir un monsieur ? Je le voudrais, si tu devais y trouver quelque plaisir. Tout ce que tu désireras, enfant, tout, je le ferai, tu le sais bien. Mon bon Emile ! Mais j'ai promis à Dieu, moi, de ne pas devenir un monsieur, de ne pas faire de toi un monsieur ! Je l'ai juré ! A Dieu, te dis-je ! Et Dieu existe, va ! quoi qu'on en pense à Paris. Et je sens bien, dans les larmes que je verse en ce moment, qu'il est près de nous, Emile, et qu'il m'encourage à te parler ainsi. Oui, devant ton père mourant, j'ai juré cela. Et c'est sacré, vois tu, ce qu'on promet alors. Sans doute, il y a des personnes que ces choses font rire. Mon enfant, il ne faut jamais rire de rien. Retiens ce conseil d'un vieux qui ne rit plus.

Emile ne bougeait pas. Aucun argument n'aurait pu entamer son amour. Toutes les supplications humaines auraient passé sur lui, comme toutes les averses du ciel sur un marbre, sans le pénétrer.

Alors Yan dit :

—Eh bien ! j'ai autre chose à t'apprendre. Cette demoiselle Florence n'a pas le sou. Je le tiens d'excellente source. Le père est criblé de dettes. Quant à la personne elle-même : une jeune fille de Paris, par conséquent de mœurs plus ou moins...

Emile se leva.

—Ah non ! cria-t-il. Je vous en supplie, pas ça !

Et Yan comprit, à la flamme qui passa dans les yeux de son filleul, qu'il ne fallait pas aller plus loin.

Il quitta sa chaise, fit quelques pas douloureux en se tenant aux meubles, alla prendre ses béquilles, et, sans mot dire, essaya de sortir.

Au moment où il ouvrait la porte, Emile s'élança vers lui.

—A genoux ! tenez, à genoux, je vous en conjure, murmura-t-il en tombant à ses pieds, permettez que je l'épouse !

—Aux conditions que tu m'as dites ? Jamais !

Et Yan s'en alla.

Emile se remit debout. Il était livide. Il regarda s'éloigner son aïeul.

—Papa ! appela-t-il d'une voix éperdue. Papa !..

Mais Yan disparut, tandis qu'au loin les cloches de Salignac tintaient un mélancolique angelus sur les landes violettes.

Alors, Emile rentra dans sa chambre, pressa un instant son front dans ses mains, puis, devant un vieux bénitier en faïence où un Christ informe saignait du vermillon par son flanc bleui, il dit :

—Mon Dieu, pardonnez moi ce que je vais faire !

Il ferma ses volets et verrouilla sa porte.

IX

YAN était déjà loin. Il marchait à grandes béquillées. Et, tout en marchant, il grommelait :

—Ce pauvre enfant !.. Ouf ! quel malheur !

Quand il eut dépassé la petite allée qui faisait communiquer le Bignaou avec la route, il s'arrêta, s'adossa contre un arbre et s'essuya le front.

Il avait chaud comme s'il avait porté deux sacs de blé. Alors il se signa, joignit les mains et dit :

—Jésus, inspirez-moi.

Il reprit ses béquilles soudain.

—Tant pis ! j'y vais ! dit-il tout haut.

Et au lieu de prendre le chemin de Catalan, il s'engagea dans la forêt de la Taulade.

Des gens passaient en le saluant à voix haute, à la façon du pays.

Lui n'entendait rien. Il croyait avoir le tonnerre dans son front. Il franchit un talus, malgré ses béquilles, sans aucune hésitation, comme s'il avait eu encore ses jambes de vingt ans. Et, dans la forêt, il trouva le sentier voulu, très vite, sans trébucher une seule fois.

La soirée était douce. Une grosse étoile blonde, l'étoile de l'amour, s'épanouissait déjà au couchant. Le vieux cœur de Yan bondissait sous la chamarre.

Dans une mare que recouvraient des feuilles, il se crotta.

—Tant mieux, pensa-t-il. J'aurai une tenue plus hostile !

Et il donna une tournure vulgaire à son béret, et il résolut d'exagérer toutes ses grossièretés de paysan.

—Nous allons voir ! grommela-t-il en sautillant sur ses béquilles. Ah ! la sorcière !.. nous allons voir !

Il arriva en quelques minutes à la Taulade. D'abord l'approche du château l'intimida. Voilà trente ans qu'il n'avait pénétré dans cette maison de messieurs et de dames. Il amortit le bruit de ses béquilles sur les pelouses, il retint sa respiration. Même, un instant, il s'arrêta, se demandant s'il ne faisait pas une folie.

—Bah ! il faut que je vois que cette petite a dans le corps !
décida-t-il.

Et crânement, il s'avança.

La nuit était claire. Sur les branches recueillies, des insectes invisibles chantaient, de toutes leurs ailes éperdues. Yan, le cœur oppressé, arriva devant une barrière. C'était tout près du château. Aucun chien n'avait grogné encore. Il regarda un moment, avec des yeux jaloux, l'antique édifice qui osait, dans Savignacq, rivaliser de faste avec le Bignaou, puis, ayant concentré toute l'énergie de ses nerfs, il voulut ouvrir. Il ne sut pas. Ces Parisiens ont des barrières qui ferment si drôlement..

—Satanés Parisiens !
gronda Yan.

Et, vainement, il promena ses doigts dans les barreaux.

Il y avait déjà dix secondes qu'il tâtonnait, quand un gros chien s'élança vers lui, en aboyant à pleine gueule.

—Bonsoir, Yan ! dit alors une très douce voix.

Le vieillard leva la tête.

—Attendez ! continua la voix. Je vais vous ouvrir.

Et Yan vit une silhouette de femme encadrée là haut ; dans une croisée.

—Ce doit être la bonne, pensa-t-il. Oui, il faut que ce soit une bonne, pour prononcer Yan comme ça.

La silhouette avait disparu, mais quelques secondes après, Yan la reconnut sous la forme d'une belle fille qui sortait allègrement du château et courait vers lui.

—Voici, Yan ! Entrez !

Et la belle fille ayant ouvert la maudite barrière, prit le vieux paysan par le bras.

Ce n'était pas une bonne. C'était Mlle Florence elle-même.

Et Yan, au fond, en fut très navré.

—Ah ! si elle m'appelle souvent de cette voix-là ! pensa-t-il.

Donc il se mit en garde.



Cependant, Florence lui mettait un coussin dans le dos.

— Bonne nuit, mademoiselle ! dit-il sèchement.

Et il bâilla devant elle, sans pudeur, pour paraître plus mal élevé qu'il n'était. Cependant la main de Florence produisait la sensation d'une aile d'oiseau sous l'aisselle du vieillard. Oh ! pressé par cette main, il se trouvait alerte et rajeuni !

La voix continuait :

— Vous allez bien, Yan ?

— Oui, je vous remercie. Et votre santé pareillement ?

Non, jamais dans le pays, une jeune fille n'aurait su, avec tant de grâce, tant de sollicitude, aider un pauvre infirme à marcher.

Et Yan brida fortement ses lèvres pour ne pas dire :

— Ah ! mademoiselle ! vous êtes bien bonne, bien bonne !

Il prit un parti héroïque. Ayant découvert un banc contre un mur, il se laissa tomber dessus.

— Comme ça, pensa-t-il, j'échapperai à l'influence de la main.

— Vous ne voulez pas entrer, Yan ? Papa est absent, mais vous serez le bienvenu quand même. Ma tante est à la maison. Elle lit. Entrez donc, Yan !

C'étaient des paroles claires et douces comme des airs de flûte. Quand elles s'insinuaient dans l'oreille, chacune d'elles semblait enveloppée dans le pétale d'une fleur bleue. Oh ! c'était frais !

Et après ces paroles, ce ne fut pas une main, mais deux, qui s'abattirent sur le malheureux paysan. Et la voix, de plus en plus douce, de plus en plus fraîche, opéra de concert avec les deux mains.

— Comment, Yan ! Vous voudriez rester dehors ? Mais vous attraperez du mal ! je vous en prie ! entrez un instant.... Je vous demande bien pardon, si je ne sais pas vous supplier en patois. J'prendrai, Yan ! Allons ! donnez-moi le bras comme ceci. Prenez garde ; il y a une marche, là ! Marchez-vous à votre aise ?

— Je crois bien ! répondit Yan malgré lui.

Et il ne put s'empêcher de regarder, avec ses petits yeux entourés de rides, les deux yeux profonds de Florence.

— Gredins d'yeux ! ils parlent gascon ! pensa-t-il.

Et, un peu effrayé, il s'avança au bras de la jeune fille, en redressant son dos de toutes ses forces, pour paraître encore gaillard.

Triomphant, radieux à côté de Florence, non sans penser au jour un peu oublié où il conduisait Mme de Bignaou à l'autel, il entra dans le château.

— Par ici, Yan ! dit sa compagne.

Yan voulait tout humblement aller à la cuisine.

— Par ici. Venez au salon !

Et elle le conduisit dans une pièce toute resplendissante d'étoffes, de dorures, de glaces, de fleurs, où Yan ne s'entendait pas marcher, tant les tapis étaient lourds, et où il demeura bouche bée, tant toutes choses étaient belles.

— Là ! asseyez-vous maintenant !

Yan se sentit guider vers un siège troublant, capitonné de soie rose, un profond et large fauteuil, en tout semblable certainement

à celui que le bon Dieu des laboureurs occupe là haut au-dessus des nuages, quand il trône parmi sa grande cour d'anges et de prophètes.

Et Yan, que tant de prévenances auraient exaspéré autrefois, se trouva très flatté à cette heure. Il s'assit, se découvrit avec respect, et même il enleva, d'un frottement de manche, une tache de boue qu'il remarqua sur son pantalon.

— Mille excuses, mademoiselle, — et il s'efforçait de réprimer son accent — mille excuses pour avoir osé me présenter ainsi. Ce sont mes vêtements de travail, et...

Mais les yeux gascous de Mlle Florence pardonnaient généreusement.

Alors Yan regretta presque de ne pas s'être coiffé du chapeau ridicule que lui avait proposé son petit-fils.

Cependant Florence lui mettait un coussin dans le dos, un tabouret sous ses pieds, le débarrassait de ses béquilles, installait des abat-jour de dentelles sur les lampes pour ne pas lui blesser les yeux, fermait les croisées pour éloigner la fraîcheur nocturne de ses épaules, le soignait, le dorlotait, l'étourdissait de bavardages amusants comme des chants d'oiseaux ; et finalement, elle vint s'installer à côté de lui, si belle, si aimable, si resplendissante de grâce et de bonté, que le vieux Yan eut envie de tomber à genoux devant elle, et de lui chanter des cantiques.

Mais il se secoua :

— Surveille toi, mon bonhomme ! se dit-il, ou tu es perdu !

Et tout haut, brusquement :

— Alors, mademoiselle, vous.... vous.... aimez mon petit-fils, Emile ?

Florence ne dit rien. Elle osa seulement prendre une main de Yan dans ses mains veloutées. Et lentement, elle baissa la tête, pour ne pas laisser voir ses grands yeux illuminés de larmes.

Alors Yan fut si heureux qu'il lui baisa les doigts.

— Oh ! pardon ! balbutia-t-il, je n'aurais jamais cru... Oh ! mademoiselle ?...

Il se tut lui aussi, car il se sentait venir une voix ridicule dans le gosier, une voix entrecoupée de sanglots.

Il s'en alla. Que pouvait-il apprendre encore ? Rien. Les larmes lui avaient tout dit. Il s'en alla. Et ses oreilles étaient si pleines de musique, ses yeux si éblouis de beautés, qu'il n'entendit, qu'il ne vit rien de ce qui se passa autour de lui. Il comprit à peine que Florence lui redonna le bras pour s'en retourner, qu'elle lui cueillit des poignées de fleurs en passant au jardin, et qu'elle le fit précéder dans la forêt par un domestique tenant à la main une lanterne.

Puis il crut bien que la jeune fille lui disait un bonsoir très harmonieux dans lequel elle appelait Yan : papa.

Mais cette supposition était si ambitieuse qu'il n'osa trop l'admettre ; et il se surprit en train de prier Dieu, de prier Dieu en français, certes ! quand, titubant de félicité, il arriva dans la vieille avenue du Bignaou.

Mais à peine eut-il fait quelques pas dans cette avenue, qu'il poussa un cri terrible.

— Diou biban !

Un panache de flammes sur sa maison !

— Au feu ! hurla Yan. Au feu !

Et il s'élança sur ses béquilles.

Le Bignaou brûlait.

Yan ouvrit des yeux pleins de terreur.

— Mais c'est vrai, allez ! souffla-t-il, c'est bien vrai !

Et il se mit à trembler de tous ses membres.

— Au feu !

Il ne pouvait même pas crier. La voix se mourait dans sa gorge.

— Au feu !

Il reprit sa course, il s'approcha de la maison, s'approcha vite, en sautillant de façon lamentable sur ses béquilles.

— Poutoun ! Cadet ! Emile ! voulut-il appeler.

Mais la bonne seule était présente ; elle se frottait les yeux sans savoir que faire

L'incendie commençait à peine. Les bœufs bramaient en secouant leurs mangeoires. Un cheval avait fendu la porte de l'écurie à coups de sabots, et s'enfuyait, effaré, vers les champs.

— Emile ? Où est Emile ? put demander Yan.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu ! répondit la servante.

Et des voisins accouraient, hagards.

— Où est-ce que le feu a pris ? Comment ? Où sont les domestiques ?

Mais nul ne savait répondre aux questions de Yan.

Les domestiques ? ils étaient à l'auberge, sans doute.

— Mile ! Mile !

A travers le crépitement des flammes, on entendait ce lambeau d'appel, ce cri exténué du vieux paysan cherchant son petit fils.

Soudain, un éclair dans la pensée de Yan :

— Ah ! c'est sur la chambre d'Emile, le feu !



“ Oh ! pardon ! ” sanglota Yan.

Il courut, il cassa une béquille en route.

— Emile! clama-t-il.

Et cognant sur une porte :

— Es-tu là, Emile?

Aucune voix ne répondit.

La porte était verrouillée.

— Au secours! Une hache! Vite une hache! demanda Yan en se tordant les mains.

Dans un coin, il aperçut un maillet à égrener le maïs.

Il le prit; et, retrouvant dans ses bras rouillés un peu de la force des jours passés, il frappa désespérément sur la porte.

Après trois coups elle céda.

Et à travers les planches disjointes, Yan s'élança, au risque de tomber dans les flammes. Il s'élança, et tout à coup, entouré de feu, lui apparut Emile, Emile inerte qui semblait dormir sur son lit.

— Oh! pardon! sanglota Yan, en comprenant ce qui s'était passé. Pardon! Viens! Je ferai tout ce que tu voudras! Tout, m'entends tu?

Et il arracha Emile de sa chambre.

— Viens donc! Je l'ai vue, ta fiancée! Un ange! Vous vous marierez dans un mois, malgré le serment à ton père, malgré le serment à Dieu, malgré tout, Emile! Pardonne-moi!

Alors Yan, qui défaillait, sentit brusquement les bras de son filleul s'attacher à son cou, dans un long transport de reconnaissance.

— Eh! qu'elle brûle si elle veut, la vieille baraque! dit le vieillard, sous l'étreinte de son filleul. Qu'elle brûle! puisque je vais te faire bâtir un château!

Mais quand il sut Emile hors de danger, quand il fut bien convaincu que personne n'avait pris mal dans la maison, Yan, qui était né au Bignaou, qui y avait aimé, souffert, vieilli, se permit de pleurer quelques larmes en voyant s'abattre les chers murs, les bons murs de la douce maison dont les pierres tombaient à ses pieds avec des bruits vagues, plaintifs comme des adieux d'amis.

X

L'INCENDIE épargna les granges. La maison d'habitation elle-même ne fut pas sérieusement endommagée. Mais Yan qui, depuis son entrevue avec Mlle Florence, croyait avoir une âme neuve dans son corps, désira qu'il ne survécût presque rien de son ancienne demeure. Quand les murs du Bignaou furent refroidis, le parrain d'Emile embaucha des maçons pour édifier une maison nouvelle. Un architecte fut mandé, un architecte de Paris. Il proposa des plans très coûteux et très incompréhensibles, que Yan accepta sans hésiter. Il fallait aller vite.

La noce devait avoir lieu, non dans un mois, — il était impossible d'arriver si tôt, — mais dans six mois au plus tard. Emile menaçait de s'engager, s'il n'épousait pas Florence Brion avant le premier de l'an. Et Yan comprit son impatience, certes. Lui même, du reste, exigea que les choses marchassent rondement.

Tout de suite, il prépara la grande métamorphose qui lui avait été imposée.

Il s'agissait de transformer le vieux paysan de Gascogne en un monsieur des plus distingués. Yan s'y appliqua aussitôt de son mieux. Il ne se coiffa plus d'un béret. Il ne chaussa plus ses lourds sabots de verne. Il pendit à un clou sa bonne chamarré bleue. Cela ne l'attrista pas outre mesure. A peine perdit il l'appétit quand son filleul exigea qu'il parlât le français à table.

Pendant soixante-dix-huit ans, sa langue avait gasconné, avait articulé les mots sonores et parfois assez risqués de son pays : on devait bien lui permettre un peu de maladresse mélancolique à prononcer les nouvelles paroles !

— Eh bien ! Yan, ça ne va donc pas ? lui disaient les métayers en tapant gaillardement sur son épaule, à la gasconne.

— Mais si ! mais si ! répondait Yan, en dissimulant sa tristesse.

Et il s'éloignait des vieux camarades, dont la conversation trop familière ne plaisait plus à Emile.

Et un jour, un nouveau domestique venu de Dax, qui portait des vêtements cossus, comme un instituteur, l'appela respectueusement "Monsieur Jean." Yan ne comprit pas d'abord de qui l'on parlait. "Monsieur Jean !" Il ne s'attendait pas à être désigné ainsi.

Quand il sut de quoi il retournait, il pleura un peu, malgré tout, comme s'il avait appris soudain la mort d'un bon ami d'enfance, d'un bon ami appelé Yan et qu'il ne reverrait plus.

Et il ne s'étonna point lorsqu'un tailleur vint coudre pour lui des vêtements noirs.



JEAN RANEAU.

(La fin au prochain numéro.)

ON N'ENTRE PAS !

RÉCIT EN VERS.

J'AVAIS un perroquet, un joli perro-
[quet.
Gilet jaune, habit bleu, tel était son
[plumage ;
Mais outre son habit, il avait un caquet
Qui faisait le bonheur de tout notre en-
[tourage.
Ah ! qu'il bavardait bien et toujours à
[propos.
Quand on venait nous voir c'était : " Bon-
[jour madame !"
Si l'on passait la main doucement sur son
[dos
Il disait : " Gratte ! Gratte ! " et puis,
[comme une femme,
Il étendait son aile en guise d'éventail,
Et l'on voyait l'iris de son œil en émail
Devenir tout petit. Or, dans son répertoire,
Il avait une phrase, apprise où ? je ne sais,
Mais qu'il lançait toujours avec un grand succès.
Il prenait pour la dire un ton déclamatoire :
Si l'on frappait, ou bien s'il entendait des pas
A la porte, il disait soudain : " On n'entre pas ! "
De fait, sa voix était alors si naturelle
Que l'on s'y trouvait pris et l'on se retirait.
Ce qu'ont les perroquets au fond de la cervelle,
Je donnerais un gage à qui me le dirait.
— Cette phrase pourtant fut un jour déplacée.
Voici deux ans, j'étais alors la fiancée
D'un jeune homme charmant, mais timide à l'excès :
Il me plaisait beaucoup ! On lui permit l'accès
De la maison ; alors j'attendis ses visites.
Mais il n'en faisait pas, cela m'inquiétait ;
Il venait, déposait son bouquet et partait ;
On est timide, soit, mais tout a des limites.
Un jour, deux jours, trois jours se passent ! Vous savez,
Moi, je trouvais cela d'un sans façon !... En somme,
Je n'avais pas du tout demandé ce jeune homme,
Et je dis à papa que j'en avais assez.
Mon père fut moins vif et dit : — Il faut attendre !
Tiens, je vais l'inviter pour ce soir à dîner.
Et le prenant à part, je lui ferai comprendre
Que sa façon d'agir a lieu de m'étonner.
Le soir vint, j'entendis un grand coup de sonnette.
C'est lui ! Mon cœur battait ! Enfin je vais le voir !
J'avais fait pour lui plaire un semblant de toilette,



Je donne vivement un coup d'œil au miroir
 Et je m'avance, mais je ne vois que ma bonne
 Qui tenait un bouquet en main et me le donne,
 Et me disant : " Voilà ! Le jeune homme est parti ! "
 Mon père furieux prend soudain son parti ;
 Je ne vous dirai pas la teneur de sa lettre,
 Elle était de bonne encre ! — Il la lui fit remettre
 Aussitôt. Et depuis, le jeune homme éconduit,
 Avec ses beaux bouquets est demeuré chez lui.
 — Mariage raté ! — Bah ! — Ce qui m'a froissée,
 Ce n'est pas d'être ainsi tout à coup délaissée,
 C'est d'ignorer pourquoi ce monsieur me fuyait.
 — Ce qu'une femme veut savoir, elle le sait
 Un jour. — Et j'appris tout ! — L'aventure est comique !
 Quand il venait le soir, cet amoureux épique
 Avait bien le désir de rester, mais Coco,
 Dont la cage est dans l'ombre, au fond de l'entichambre,
 Dès qu'il l'apercevait ôtant son paletot
 Et, le bouquet en main, s'avançant vers ma chambre,
 Imperturbablement criait : " On n'entre pas ! "
 Et le jeune homme alors, vivement sur son bras
 Mettait son paletot et s'enfuyait bien vite,
 Pensant qu'on n'avait pas souci de sa visite.
 — Il était, vous voyez, timide mais naïf !
 C'est alors que je pris un parti décisif.
 Et, vous en conviendrez, je m'en suis bien trouvée,
 Puisque, depuis ce temps, je me suis mariée.
 Oui ! J'ai donné Coco, mon pauvre perroquet ;
 Il est chez une dame, au fond de la province.
 Si quelque maraudeur met la main au loquet
 De sa porte, ou bien, si son valet craque et grince ;
 Si, près de sa maison, on entend quelques pas,
 Le perroquet alors s'écrie : " On n'entre pas ! "
 — Et maintenant, s'il faut que je vous le confesse,
 Je voudrais le ravoïr, malgré sa maladresse,
 Mon joli perroquet, mon bel oiseau chéri !
 Car je ne suis jamais seule avec mon mari,
 Ce sont des fournisseurs, des amis, des confrères,
 Des importuns venant proposer des affaires,
 Qui, du matin au soir, hantent son cabinet ;
 Il a toujours quelqu'un avec quelque projet ;
 Si bien que, si je veux le voir une seconde,
 Je dois faire antichambre ainsi que tout le monde,
 Et quand je suis auprès de lui, je dois partir.
 Aussi, Coco...., je vais le faire revenir ;
 Je le mettrai dans l'ombre, à côté de la porte,
 On ne se doutera pas qu'il est là... de sorte
 Que, lorsque je serai seule avec mon mari,
 — On n'entre pas — dira mon perroquet chéri.

LE BOSSU

OU LE PETIT PARISIEN (1)

PREMIÈRE PARTIE

LES MAÎTRES EN FAIT D'ARMES

IV

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

QUELQUES gentilshommes qui étaient là eurent envie de rire. Le grand chérubin rougit, baissa les yeux, se fâcha, et les fit rouler sur le plancher. Un vrai Parisien, quoi ! mince, souple, gracieux comme une femme, mais dur comme du fer.

Au bout de six mois, il eut querelle avec un de nos prévôts, qui lui avait méchamment rappelé ses talents de plongeur et de désossé. Sandiéou ! le prévôt ne pesa pas une once.

Au bout d'un an, il jouait avec moi comme je jouerais avec un des messieurs les volontaires du roi... soit dit sans les offenser.

Alors il se fit soldat. Il tua son capitaine ; il déserta. Puis il s'engagea dans les Enfants-Perdus de Saint-Luc, pour la campagne d'Allemagne. Il prit la maîtresse de Saint-Luc ; il déserta. M. de Villars le fit entrer dans Fribourg-en-Brisgaw ; il en sortit tout seul, sans ordre, et ramena quatre grands diables de soldats allemands liés ensemble comme des moutons. Villars le fit cornette ; il tua son colonel ; il fut cassé. Pécaïré ! quel enfant !

Mais M. de Villars l'aimait. Et qui ne l'aimerait ? M. de Villars le chargea de porter au roi la nouvelle de la défaite du duc de Bade. Le duc d'Anjou le vit, le voulut pour page. Quand il fut page, en voici bien d'une autre ! les dames de la Dauphine se battirent pour l'amour de lui, le matin et le soir. On le congédia.

(1) Voir les numéros du 15 janvier, 1er et 15 février 1833.

Enfin la fortune lui sourit ; le voilà cheveu-léger du corps. Capédéliou ! je ne sais pas si c'est pour un homme ou pour une femme qu'il a quitté la cour ; mais si c'est une femme tant mieux pour elle ; si c'est un homme, *de profundis !*

Cocardasse se tut et lampa un grand verre. Il l'avait bien mérité. Passepoil lui serra la main en manière de félicitation.

Le soleil s'en allait descendant derrière les arbres de la forêt. Carrigue et ses gens parlaient déjà de se retirer, et l'on allait boire une dernière fois au bon hasard de la rencontre, lorsque Saldagne aperçut un enfant qui se glissait dans les douves et tâchait évidemment de n'être point découvert.

C'était un petit garçon de treize à quatorze ans, à l'air craintif et tout effaré. Il portait le costume de page, mais sans couleurs, et une ceinture de courrier lui ceignait les reins.

Saldagne montra l'enfant à ses compaguons.

— Parbleu ! s'écria Carrigue, voilà un gibier que nous avons déjà couru. Il a éreinté nos chevaux tantôt. Le gouverneur de Venasque a des espions ainsi faits, et nous allons nous emparer de celui-ci.

— D'accord, répliqua le Gascon ; mais je ne crois pas que ce jeune drôle appartienne au gouverneur de Venasque. Il y a d'autres anguilles sous roche de ce côté-ci, monsieur le volontaire, et ce gibier-là est pour nous, soit dit sans vous offenser.

Chaque fois que le Gascon prononçait cette formule impertinente, il regagnait un point auprès de ses amis les prévôts.

On arrivait de deux manières au fond du fossé : par la route charretière et par un escalier à pic pratiqué à la tête du pont. Nos gens se partagèrent en deux troupes, et descendirent par les deux chemins à la fois. Quand le pauvre enfant se vit ainsi cerné, il n'essaya point de fuir, et les larmes lui vinrent aux yeux. Sa main se plongea furtivement sous le revers de son justaucorps.

— Mes bons seigneurs ! s'écria-t-il, ne me tuez pas. Je n'ai rien ! je n'ai rien !

Il prenait nos gens pour de purs et simples brigands. Ils en avaient bien l'air.

— Ne mens pas, dit Carrigue, tu as passé les monts, ce matin ?

— Moi ? fit le page ; les monts ?

— Au diable ! interrompit Saldagne ; il vient d'Argelès en ligne directe ! n'est ce pas, petit ?

— D'Argelès ! répéta l'enfant.

Son regard, en même temps, se dirigeait vers la fenêtre basse qui se montrait sous le pont.

— As pas pur ! lui dit Cocardasse, nous ne voulons pas t'écorcher, jeune homme. A qui portes-tu cette lettre d'amour ?

— Une lettre d'amour ? répéta encore le page.

Passepoil s'écria :

— Tu es né en Normandie, ma poule.

Et l'enfant de répéter :

—En Normandie, moi ?

—Il n'y a qu'à le fouiller, opina Carrigue.

—Oh ! non ! non ! s'écria le petit page en tombant à genoux, ne me fouillez pas, mes bons seigneurs !

C'était souffler sur le feu pour l'éteindre. Passepoil se ravisa et dit :

—Il n'est pas du pays ; il ne sait pas mentir !

—Comment t'appelles-tu ! interrompit Cocardasse.

—Berrichon, répondit l'enfant sans hésiter.

—Qui sers-tu ?

Le page resta muet. Estafiers et volontaires qui l'entouraient commençaient à perdre patience. Saldagne le saisit au collet, tandis que tout le monde répétait :

—Voyons, réponds ! qui sers-tu ?

—Penses-tu, petit bagasse, reprit le Gascon, que nous ayons le temps de jouer avec toi ! Fouillez-le, mes mignons, et finissons-en.

On vit alors un singulier spectacle : le page, tout à l'heure si craintif, se dégagait brusquement des mains de Saldagne, et tira de son sein, d'un air résolu, une petite dague qui ressemblait bien un peu à un jouet. D'un bond, il passa entre Faënza et Staupitz, prenant sa course vers la partie orientale des fossés. Mais frère Passepoil avait gagné maintes fois le prix de la course aux foires de Villedieu. Le jeune Hippomène, qui conquiert en courant la main d'Atalante, ne détalait pas mieux que lui. En quelques enjambées il eut rejoint le pauvre Berrichon. Celui-ci se défendit vaillamment. Il égratigna Saldagne avec son petit poignard ; il mordit Carrigue, et lança de furieux coups de pieds dans les jambes de Staupitz. Mais la partie était trop inégale. Berrichon, terrassé, sentait déjà près de sa poitrine la grosse main des estafiers lorsque la foudre tomba au milieu de ses persécuteurs.

La foudre !

Carrigue s'en alla rouler à trois ou quatre pas, les jambes en l'air ; Saldagne pirouetta sur lui-même et cogna le mur du rempart ; Staupitz mugit et s'affaissa comme un bœuf assommé ; Cocardasse lui-même, Cocardasse junior fit la culbute et embrassa rudement le sol. Eh donc !

C'était un seul homme qui avait produit ce vacarme en un clin d'œil, et pour ainsi dire du même coup.

Un large cercle se fit autour du nouveau venu et de l'enfant. Pas une épée ne sortit du fourreau. Tous les regards se baissèrent.

—Lou couquin ! grommela Cocardasse qui se relevait en frottant ses côtes.

Il était furieux, mais un sourire naissait malgré lui sous sa moustache.

—Le petit Parisien ! fit Passepoil, tremblant d'émotion ou de frayeur.

Les gens de Carrigue, sans s'occuper de celui-ci, qui gisait étourdi sur le sol, touchèrent leurs feutres avec respect et dirent :

—Le capitaine Lagardère !

V

LA BOTTE DE NEVERS

C'ÉTAIT Lagardère, le beau Lagardère, le casseur de têtes, le bourreau des cœurs.

Il y avait là seize épées de prévôts d'armes, qui n'osaient pas seulement sortir du fourreau, seize spadassins contre un jeune homme de dix-huit ans qui souriait, les bras croisés sur sa poitrine.

Mais c'était Lagardère !

Cocardasse avait raison, Passepoil aussi ; tous deux restaient au-dessous du vrai. Ils avaient eu beau vanter leur idole, ils n'en avaient pas assez dit. C'était la jeunesse qui attire et qui séduit, la jeunesse que regrettent les victorieux, la jeunesse que ne peuvent racheter ni la fortune conquise, ni le génie planant sur le vulgaire agenouillé ; la jeunesse en sa fière et divine fleur, avec l'or de sa chevelure bouclée, avec le sourire épanoui de ses lèvres, avec l'éclair vainqueur de ses yeux !

On dit souvent : Tout le monde est jeune une fois dans sa vie. A quoi bon chanter si haut cette gloire qui ne manque à personne ?

En avez-vous vu des jeunes hommes ? Et si vous en avez vu, combien ! Moi je connais des enfants de vingt ans et des vieillards de dix huit. Les jeunes hommes, je les cherche. J'entends ceux-là qui *savent* en même temps qu'ils *peuvent*, faisant mentir le plus vrai des proverbes, ceux-là qui portent, comme les orangers bénis des pays du soleil, le fruit à côté de la fleur. Ceux-là qui ont tout à foison, l'honneur, le cœur, la sève, la folie, et qui s'en vont, brillants et chauds comme un rayon, épanchant à pleines mains, l'inépuisable trésor de leur vie. Ils n'ont qu'un jour, hélas ! souvent ; car le contact de la foule est comme l'eau qui éteint toute flamme. Bien souvent aussi toute cette splendide richesse se prodigue en vain, et ce front que Dieu avait marqué du signe héroïque ne ceint que la couronne de l'orgie.

Bien souvent.

C'est la loi. L'humanité a sur son grand-livre, comme l'usurier du coin, sa colonne des profits et pertes.

Henri de Lagardère était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Ce n'était pas un Hercule ; mais ses membres avaient cette vigueur souple et gracieuse du type parisien, aussi éloigné de la lourde musculature du Nord que de la maigreur pointue de ces adolescents de nos places publiques, immortalisés par le vaudeville banal. Il avait des cheveux blonds, légèrement bouclés, plantés haut et découvrant un front qui respirait l'intelligence et la noblesse. Ses sourcils étaient noirs, ainsi que la fine moustache,

retroussée au-dessus de sa lèvre. Rien de plus cavalier que cette opposition, surtout quand ses yeux bruns et rieurs éclairaient la pâleur un peu trop mate de ces visages.

La coupe de sa figure, régulière mais allongée, la ligne aquiline des sourcils, le dessin ferme du nez et de la bouche, donnaient de la noblesse aux joyeusetés de l'expression générale. Le sourire du gai vivant n'effaçait point la fierté du porteur d'épée. Mais ce qui ne se peut peindre à la plume, c'est l'attrait, la grâce, la juvénile gaillardise de cet ensemble, c'est aussi la mobilité de cette physiologie fine et changeante, qui pouvait languir aux heures d'amour, comme un doux visage de femme ; qui pouvait, aux heures de combat, suer la terreur comme la tête de Méduse.

Ceux-là seuls l'avaient bien vu qu'il avait tués, celles-là seules qu'il avait aimées.

Il portait l'élégant costume de cheveu-léger du roi, un peu débraillé, un peu fané, mais relevé par un riche manteau de velours, jeté négligemment sur son épaule. Une écharpe de soie rouge à franges d'or indiquait le rang qu'il occupait parmi les aventuriers. C'est à peine si la rude exécution qu'il venait de faire avait amené un peu de sang à ses joues.

—Vous n'avez pas de honte ! dit-il avec mépris : maltraiter un enfant !

—Capitaine... voulut répliquer Carrigue en se remettant sur jambes.

—Tais-toi. Qui sont ces bravaches ?

Cocardasse et Passepoil étaient auprès de lui, le chapeau à la main.

—Eh ! fit-il en se déridant, mes deux protecteurs ! Que diable faites-vous si loin de la rue Croix-des-Petits-Champs ?

Il leur tendit la main, mais d'un air de prince qui donne le revers de ses doigts à baiser. Maître Cocardasse et frère Passepoil touchèrent cette main avec dévotion. Il faut dire que cette main s'était bien souvent ouverte pour eux pleine de pièces d'or. Les protecteurs n'avaient point à se plaindre du protégé.

—Et les autres ? reprit Henri ; j'ai vu cela quelque part ; où donc, toi ?

Il s'adressait à Staupitz.

—A Cologne, répliqua l'Allemand tout confus.

—C'est juste, tu me touchas une fois.

—Sur douze ! murmura l'Allemand avec humilité.

—Ah ! ah ! continua Lagardère en regardant Saldagne et Pinto, mes deux champions de Madrid... bonnes gardes !

—Ah ! excellence ! firent à la fois les deux Espagnols, c'était une gageure. Nous n'avons point coutume de nous mettre deux contre un.

—Comment ! comment ! deux contre un ! s'écria le Gascon de Provence.

—Ils disaient, ajouta Passepoil, qu'ils ne vous connaissaient pas.

—Et celui-ci, reprit Cocardasse, montrant Pépé le Tueur, faisait des vœux pour se trouver en face de vous.

Pépé fit ce qu'il put pour soutenir le regard de Lagardère, Lagardère répéta seulement :

—Celui-ci ?

Et Pépé baissa la tête en grondant.

—Quant à ces deux braves, reprit Lagardère en désignant Pinto et Saldagne, je ne portais en Espagne que mon nom d'Henri... Messieurs, s'interrompit il, faisant du doigt le geste de porter une botte, je vois que nous nous sommes déjà rencontrés, plus ou moins, car voici un honnête gaillard à qui j'ai fêlé le crâne une fois avec l'arme de son pays.

Joël de Jugan se frotta la tempe.

—La marque y est, murmura-t-il ; vous maniez le bâton comme un dieu, c'est certain.

—Vous n'avez eu de bonheur avec moi ni les uns ni les autres, mes camarades, reprit Lagardère ; mais vous étiez occupés ici à une besogne plus facile. Approche ici, enfant.

Berrichon obéit.

Cocardasse et Carrigue prirent à la fois la parole, afin d'expliquer pourquoi ils voulaient fouiller le page. Lagardère leur imposa silence.

—Que viens-tu faire ici ? demanda-t-il à l'enfant.

—Vous êtes bon, et je ne vous mentirai pas, répondit Berrichon. Je viens porter une lettre.

—A qui ?

Berrichon hésita, et son regard glissa encore vers la fenêtre basse.

—A vous, répondit-il pourtant.

—Donne.

L'enfant lui tendit un pli qu'il tira de son sein. Puis, se haussant vivement jusqu'à son oreille :

—J'ai une autre lettre à porter.

—A qui ?

—A une dame.

Lagardère lui jeta sa bourse.

—Va, petit, dit il, personne ne t'inquiétera.

L'enfant partit en courant, et disparut bientôt derrière le coude de la douve. Dès que le page eut disparu, Lagardère ouvrit sa lettre.

—Au large ! commanda-t-il en se voyant entouré de trop près par les volontaires et les prévôts ; j'aime dépouiller seul ma correspondance.

Tout le monde s'écarta vivement.

—Bravo ! s'écria Lagardère après avoir lu les premières lignes ; voilà ce que j'appelle un heureux message ! C'est justement ce que je venais chercher ici. Par le ciel ! ce Nevers est un galant seigneur !

— Nevers ! répétèrent les estafiers étonnés.

— Qu'est-ce donc ? demandèrent Cocardasse et Passepoil.

Lagardère se dirigea vers la table.

— A boire, d'abord, dit-il ; j'ai le cœur content. Je veux vous raconter l'histoire. Assieds-toi là, maître Cocardasse, ici, frère Passepoil, vous autres, où vous voudrez.

Le Gascon et le Normand, fiers d'une distinction pareille, prirent place aux côtés de leur héros. Henri de Lagardère but une rasade, et reprit :

— Il faut vous dire que je suis exilé ; je quitte la France...

— Exilé, vous ! interrompit Cocardasse.

— Nous le verrons pendu ! soupira Passepoil.

— Et pourquoi exilé ?

Par bonheur, cette dernière question couvrit l'expression tendre mais irrévérencieuse d'Amable Passepoil. Lagardère ne souffrait point ces familiarités.

— Connaissez-vous ce grand diable de Bélissen ? demanda-t-il.

— Le baron de Bélissen ?

— Bélissen le bretteur ?

— Bélissen le défunt, rectifia le jeune cheveu-léger.

— Il est mort ? demandèrent plusieurs voix.

— Je l'ai tué. Le roi m'avait fait noble, vous savez, pour que je pusse entrer dans sa compagnie. J'avais promis de me comporter prudemment ; pendant six mois, je fus sage comme une image. On m'avait presque oublié ; mais un soir ce Bélissen voulut jouer au croquemitaine avec un pauvre petit cadet de province qui n'avait pas seulement un poil de barbe au menton.

— Toujours la même histoire, dit Passepoil ; un vrai chevalier errant !

— La paix, mon bon ! ordonna Cocardasse.

— Je m'approchai du Bélissen, poursuivit Lagardère, et comme j'avais promis à Sa Majesté, quand elle daigna me créer chevalier, de ne plus lancer de paroles injurieuses à personne, je me bornai à tirer les oreilles du baron, comme on fait aux enfants méchants dans les écoles. Cela ne lui plut point.

— Je crois bien ! fit-on à la ronde.

— Il me le dit trop haut, poursuivit Lagardère, et je lui donnai, derrière l'Arsenal, ce qu'il avait mérité depuis longtemps : un coup droit sur dégagement... à fond !

— Ah ! petit ! s'écria Passepoil, oubliant que les temps étaient changés, comme tu l'allonges bien, ce damné coup-là !

Lagardère se mit à rire. Puis il frappa la table violemment de son gobelet d'étain. Passepoil se drut perdu.

— Voilà la justice ! s'écria le cheveu-léger qui ne songeait déjà plus à lui ; on me devait la prime, puisque j'avais abattu une tête de loup. Eh bien, non, on m'exile !

Toute l'honorable assistance convint à l'unanimité que c'était là un abus. Cocardasse jura capédédiou que les arts n'étaient pas suffisamment protégés. Lagardère reprit :

—En fin de compte, j'obéis aux ordres de la cour. Je pars. L'univers est grand, et je fais serment de trouver quelque part à bien vivre. Mais, avant de passer la frontière, j'ai une fantaisie à satisfaire... deux fantaisies : un duel et une escapade galante. C'est ainsi que je veux faire mes adieux au beau pays de France !

On se rapprocha curieusement.

—Contez-nous cela, monsieur le chevalier, dit Cocardasse.

—Dites-moi, mes vaillants, demanda Lagardère au lieu de répondre, avez-vous oui parler, par hasard, de la botte secrète de M. de Nevers ?

—Parbleu ! fit-on autour de la table.

—Elle était sur le tapis encore tout à l'heure, ajouta Passepoil.

—Et qu'en disiez vous, s'il vous plaît ?

—Les avis étaient partagés. Les uns disaient : Fadaise ! Les autres prétendaient que le vieux maître Delapalme avait vendu au duc un coup... ou une série de coups... au moyen desquels le duc était parfaitement sûr de toucher un homme, n'importe lequel, au milieu du front, entre les deux yeux.

Lagardère était pensif. Il demanda encore :

—Que pensez-vous des bottes secrètes en général, vous qui êtes tous experts et prévôts d'armes ?

L'avis unanime fut que les bottes secrètes étaient des attrape-nigauds, et que tout coup à fond pouvait être évité à l'aide des parades connues.

—C'était mon opinion, dit Lagardère, avant d'avoir eu l'honneur de faire la partie de M. de Nevers.

—Et maintenant ? interrogea-t-on de toutes parts, car chacun était fortement intéressé ; dans quelques heures, cette fameuse botte de Nevers allait peut-être coucher deux ou trois morts sur le carreau.

—Maintenant, repartit Henri de Lagardère, c'est différent. Figurez-vous que cette botte maudite a été longtemps ma bête noire. Sur ma parole, elle m'empêchait de dormir ! Convenez que ce Nevers fait aussi par trop parler de lui. A toute heure, partout, depuis son retour d'Italie, j'entendais radoter autour de moi : Nevers, Nevers, Nevers ! Nevers est le plus beau ! Nevers est le plus brave !

—Après un autre que nous connaissons bien, interrompit frère Passepoil.

Cette fois, il eut l'approbation pleine et entière de Cocardasse junior.

—Nevers par-ci, Nevers par là, continua Lagardère. Les chevaux de Nevers, les armes de Nevers, les domaines de Nevers ! ses bons mots, son bonheur au jeu, la liste de ses maîtresses... et sa botte secrète par dessus le marché ! Diable d'Enfer ! cela me rompait la tête. Un soir, mon hôtesse me servit des côtelettes à la Nevers ; je lançai le plat par la fenêtre et je me sauvai sans souper. Sur la porte, je me heurtai contre mon cordonnier, qui m'apportait des

bottes à la dernière mode, des bottes à la Nevers. Je rossai mon bottier ; cela me coûta dix louis, que je lui jetai au visage. Le drôle me dit : "M. de Nevers me battit une fois, mais il me donna cent pistoles !..."

—C'était trop ! prononça gravement Cocardasse.

Passepoil suait à grosses gouttes, tant il ressentait vivement les contrariétés de son cher petit Parisien.

—Voyez vous, continua Lagardère, je sentis que la folie me prenait. Il fallait mettre un terme à cela. Je montai à cheval et je m'en allai attendre M. de Nevers à la sortie du Louvre. Quand il passa, je l'appelai par son nom.

—Qu'est ce ? me demanda-t-il.

—Monsieur le duc, répondis-je, j'ai grande confiance en votre courtoisie. Je viens vous demander de m'enseigner votre botte secrète, au clair de la lune.

Il me regarda. Je pense qu'il me prit pour un échappé des Petites-Maisons.

—Qui êtes-vous ? me demanda-t-il pourtant.

—Chevalier Henri de Lagardère, répondis-je, par la munificence du roi, chevau léger du corps, ancien cornette de la Ferté, ancien enseigne de Conti, ancien capitaine au régiment de Navarre, toujours cassé pour cause de cervelle absente...

—Ah ! m'interrompit il en descendant de cheval, vous êtes le beau Lagardère ? On me parle souvent de vous, et cela m'ennuie.

Nous allions côte à côte vers l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

—Si vous ne me trouviez point trop petit gentilhomme, commandais-je, pour vous mesurer avec moi...

Il fut charmant, ah ! charmant ! Je dois lui rendre cette justice. Au lieu de me répondre, il me planta sa rapière entre les deux sourcils, si raide et si net, que je serais encore là-bas, sans un saut de trois toises que fort à propos je fis.

—Voilà ma botte, me dit-il.

Ma foi ! je le remerciai de bon cœur ; c'était bien le moins que je pusse faire.

—Encore une petite leçon, demandai-je, si ce n'est pas abuser ?

—A votre service.

Malepeste ! cette fois il me fit une piqûre au front. J'étais touché, moi Lagardère !

Les maîtres d'armes échangèrent des œillades inquiètes. La botte de Nevers prenait en vérité d'effrayantes proportions.

—Vous n'y aviez vu que du feu ! insinua timidement Cocardasse.

—J'avais vu la feinte, pardieu ! s'écria Lagardère, mais je n'étais pas arrivé à la parade. Cet homme est vite comme la foudre.

—Et la fin de l'aventure ?

—Est-ce que le guet peut jamais laisser en repos les gens paisibles ? Le guet arriva. Nous nous séparâmes bons amis, M. le duc et moi, avec promesse de revanche.

—Mais, sandiéou ! dit Cocardasse qui suivait sa piste, il vous tiendra toujours par cette botte.

—Allons donc ! fit Lagardère.

—Vous avez le secret ?

—Parbleu ! Je l'ai étudiée dans le silence du cabinet.

—Eh bien.

—C'est un enfantillage.

Les prévôts respirèrent, Cocardasse se leva.

—Monsieur le chevalier, dit-il, si vous avez quelque bon souvenir des pauvres leçons que je vous ai données avec tant de plaisir, vous ne repousserez pas ma requête. Eh donc !

Instinctivement, Lagardère mit la main au gousset. Frère Passepoil eut un geste de dignité.

—Ce n'est pas cela que maître Cocardasse vous demande, dit-il.

—Parle, fit Lagardère ; je me souviens. Que veux-tu ?

—Je veux, répliqua Cocardasse, que vous m'enseigniez la botte de Nevers.

Lagardère se leva aussitôt.

—C'est trop juste, dit-il, mon vieux Cocardasse, cela concerne ton état.

Ils se mirent en garde. Les volontaires et les prévôts firent cercle. Ces derniers surtout ne regardaient pas à demi.

—Tableu ! fit Lagardère en tâtant le fer du prévôt, comme tu es devenu mou ! Voyons, engage en tierce, coup droit retenu ! Pare ! coup droit, remets à fond . . . pare prime et riposte ! passe sur l'épée, et aux yeux !

Il joignit le geste à la parole.

—Tron de l'air ! fit Cocardasse en sautant de côté ; j'ai vu un million de chandelles ! Et la parade ? reprit-il en se mettant en garde de nouveau.

—Oui, oui, la parade ! firent les spadassins avidement.

—Simple comme bonjour ! reprit Lagardère. Y es-tu ? Tierce ! à temps sur la remise . . . prime deux fois ! évite ! arrête dans les armes, le tour est fait !

Il rengaina. Ce fut frère Passepoil qui remercia avec effusion.

—Avez-vous saisi, vous autres ? fit Cocardasse en s'essuyant le front. Capédédiou ! ce Parisien ! quel enfant !

Les prévôts firent un signe de tête affirmatif, et Cocardasse revint s'asseoir en disant :

—Ça pourra servir.

—Ça va servir tout de suite, répliqua Lagardère en se versant à boire.

Tous relevèrent les yeux sur lui. Il but son verre à petites gorgées, puis il déplia lentement la lettre que le page lui avait remise.

—Ne vous ai je pas dit, reprit-il, que M. de Nevers m'avait promis ma revanche ?

—Oui, mais . . .

—Il fallait bien terminer cette aventure avant de partir pour

l'exil. J'ai écrit à M. de Nevers, que je savais à son château du Béarn. Cette lettre est la réponse de M. de Nevers.

Un murmure d'étonnement s'éleva du groupe des estafiers.

—Il est toujours charmant, poursuit Lagardère, ah ! charmant ! Quand je me serai battu mon content avec ce parfait gentilhomme, je suis capable de l'aimer comme un frère. Il accepte tout ce que je propose : l'heure du rendez-vous, le lieu...

—Et quelle est l'heure ? demanda Cocardasse avec trouble.

—La tombée de la nuit.

—Ce soir ?

—Ce soir.

—Et le lieu ?

—Les fossés du château de Caylus.

Il y eut un silence. Passepoil avait mis son doigt sur sa bouche. Les estafiers tâchaient de garder bonne contenance.

—Pourquoi choisir ce lieu ? fit cependant Cocardasse.

—Autre histoire ! dit Lagardère en riant, seconde fantaisie ! Je me suis laissé dire, depuis que j'ai l'honneur de commander ces braves volontaires pour tuer un peu le temps avant mon départ, je me suis laissé dire que le vieux marquis de Caylus était le plus fin géôlier de l'univers ! Il faut bien qu'il ait quelques talents pour avoir ce beau nom de Caylus-Verrou ! Or, le mois passé, aux fêtes de Tarbes, j'ai entrevu sa fille Aurore. Sur ma parole, elle est admirablement belle ! Après avoir causé avec M. de Nevers, je veux consoler un peu cette charmante recluse.

—Avez-vous donc la clef de la prison, capitaine ? demanda Carrière en montrant le château.

—J'ai pris d'assaut bien d'autres forteresses ! repartit le Parisien. J'entrerai par la porte, par la fenêtre, par la cheminée, enfin je ne sais pas, mais j'entrerai.

Il y avait déjà du temps que le soleil avait disparu derrière les futaies d'Ens. La nuit venait. Deux ou trois lueurs se montrèrent aux fenêtres inférieures du château. Une forme glissa rapidement dans l'ombre des douves. C'était Berrichon, le petit page, qui sans doute avait fait sa commission. En prenant à toute course le sentier qui conduisait à la forêt, il envoya de loin un grand merci à Lagardère, son sauveur.

—Eh bien ! s'écria celui-ci, pourquoi ne riez-vous plus, mes drôles ? Ne trouvez-vous point l'aventure gaillarde ?

—Si fait, répondit frère Passepoil, trop gaillarde !

—Je voudrais savoir, dit Cocardasse gravement, si vous avez parlé de Mlle de Caylus dans votre lettre à Nevers.

—Parbleu ! je lui explique mon affaire en grand. Il fallait bien donner un prétexte à ce lointain rendez-vous.

Les estafiers échangèrent un regard.

—Ah ça ! qu'avez-vous donc ? demanda brusquement le Parisien.

—Nous réfléchissons, répondit Passepoil ; nous sommes heureux de nous trouver là pour vous rendre service.

—C'est la vérité, capédédiou ! ajouta Cocardasse, nous allons vous donner un bon coup d'épaule.

Lagardère éclata de rire, tant l'idée lui sembla bouffonne.

—Vous ne rirez plus, monsieur le chevalier, prononça le Gascon avec emphase, quand je vous aurai appris certaine nouvelle...

—Voyons ta nouvelle.

—Nevers ne viendra pas seul au rendez-vous.

—Fi donc ! pourquoi cela ?

—Parce que, après ce que vous lui avez écrit, il ne s'agit plus entre vous d'une partie de plaisir : l'un de vous deux doit mourir ce soir. Nevers est l'époux de Mlle de Caylus.

Cocardasse junior se trompait en pensant que Lagardère ne riait plus. Le fou se tint les côtes.

—Bravo ! s'écria-t-il, un mariage secret ! un roman espagnol ! Pardieu ! voilà qui me comble, et je n'espérais pas si bien pour ma dernière aventure !

—Et dire qu'on exile des hommes pareils ! prononça frère Passepoil d'un ton profondément pénétré.

VI

LA FENÊTRE BASSE

LA nuit s'annonçait noire. Les masses sombres du château de Caylus se détachaient confusément sur le ciel.

—Voyons, chevalier, dit Cocardasse, au moment où Lagardère se levait et resserrait le ceinturon de son épée, pas de fausse honte, vivadiou ! Acceptez nos services pour ce combat qui doit être inégal.

Lagardère haussa les épaules. Passepoil lui toucha le bras par derrière.

—Si je pouvais vous être utile, murmura-t-il en rougissant outre mesure, pour la galante équipée...

La *Morale en action* affirme, sur la foi d'un philosophe grec, que le rouge est la couleur de la vertu. Amable Passepoil avait au plus haut degré la couleur ; mais il manquait absolument de vertu.

—Palsambleu ! mes camarades, s'écria Lagardère, j'ai coutume de faire mes affaires tout seul, et vous le savez bien. La brune vient : une dernière rasade, et décampez ; voilà le service que je réclame.

Les aventuriers allèrent à leurs chevaux. Les maîtres d'armes ne bougèrent pas. Cocardasse prit Lagardère à part.

—Je me ferais tuer pour vous comme un chien, sandiéou ! chevalier, dit-il avec embarras... mais...

—Mais quoi ?

—Chacun son métier, vous savez. Nous ne pouvons pas quitter ce lieu.

—Ah ! ah ! Et pourquoi cela ?

—Parce que nous attendons aussi quelqu'un.

—Vraiment ! qui est ce quelqu'un ?

—Ne vous fâchez pas. Ce quelqu'un est Philippe de Nevers.

Le Parisien tressaillit.

—Ah ! ah ! fit-il encore ; et pourquoi attendez-vous M. de Nevers ?

—Pour le compte d'un digne gentilhomme...

Il n'acheva pas. Les doigts de Lagardère lui serraient le poignet comme un étau.

—Un guet apens ! s'écria ce dernier, et c'est à moi que tu viens dire cela !

—Je vous fais observer... commença frère Passepoil.

—La paix, mes drôles ! Je vous défends, vous m'entendez bien, n'est-ce pas ? je vous défends de toucher un cheveu de Nevers, sous peine d'avoir affaire à moi ! Nevers m'appartient ; s'il doit mourir, ce sera de ma main, en loyal combat. Mais de la vôtre, non pas... tant que je serai vivant !

Il s'était dressé de toute sa hauteur. Il était de ceux dont la voix, dans la colère, ne tremble pas, mais vibre plus sonore. Les spadassins l'entouraient irrésolus.

—Ah ! c'est pour cela, reprit-il, que vous vous êtes fait enseigner la botte de Nevers ! et c'est moi... Carrigue !

Celui-ci vint à l'ordre, avec ses gens qui tenaient par la bride leurs chevaux chargés de fourrage.

—C'est une honte, reprit Lagardère, une honte que de telles gens nous aient fait partager leur vin !

—Voilà un mot bien dur ! soupira Passepoil, dont les yeux se mouillèrent.

Cocardasse junior blasphémait en lui-même tous les savants jurons que put jamais produire ces deux fertiles terres, la Gascogne et la Provence.

—En selle, et au galop ! poursuivit Lagardère ; je n'ai besoin de personne pour faire justice de ces drôles !

—Carrigue et ses gens, qui avaient tâté des rapières de prévôt, ne demandaient pas mieux que d'aller un peu plus loin jouir de la fraîcheur de la nuit.

—Quant à vous, continua Lagardère, vous allez déguerpir, et vite ; ou, par la mort de Dieu ! je vais vous donner une seconde leçon d'armes... à fond !

Il dégaina, Cocardasse et Passepoil firent reculer les estafiers, qui, forts de leur nombre, avaient des vellétés de révolte.

PAUL FÉVAL.

(A suivre.)



UN LÂCHE

I

C'ÉTAIT en décembre, devant Son-Tay. Depuis la veille, on pataugeait dans les rizières. De l'eau jusqu'au genou. Je sais bien qu'on finit par en prendre l'habitude, mais c'est toujours un peu gênant quand même. Bref, on marchait là-dedans, en tirailleurs, silencieux, attentifs, mieux qu'à la manœuvre.

C'est pourtant vrai, ça!... Je suis un vieux "brisquard"; j'ai neuf ans de service et six ans de grade de sergent; ce que j'ai mis de jeunes soldats au port d'armes, ce que j'ai commandé de "demi-tour" et de "par le flanc," c'est incalculable! Eh bien! jamais, jamais, à l'exercice en ordre déployé, sur un polygone quelconque, je n'ai vu les hommes marcher régulièrement, deux par deux, à six pas, comme c'est écrit dans la théorie. Impossible de leur coller ça dans la tête, quoi!... Tandis que là... Ah! bon sang, ils te marchaient "recta," à leur distance, comme si on les avait alignés au cordeau, je vous dis,—et cela, dans deux pieds de boue!... Quelque chose de superbe!... Je jubilais, mais je rageais un peu au fond... Ah! les brigands! quand ils veulent!... Enfin, il y a rien à dire: ce jour-là, ils ont voulu, et crânement voulu encore!

Halte! —Bon. —Drôle d'endroit pour s'arrêter... En disant ces mots, j'imité le corbeau de la fable, je lâche ma pipe. Pouf! dans la rizière! Va donc la chercher!

Le petit Jacqueminot, un caporal, un Parisien, qui a la langue bien pendue, trop bien pendue même, m'apostrophe:

—Sergent Bernard, sergent Bernard, vous lâchez votre pipe ce matin: attention de ne pas la casser tantôt!

Ce jeune homme ne se doute pas que les vieux comme moi ont la carcasse dure...

Plus de pipe.—Bon.—Je roule une cigarette.

Tout d'un coup, j'entends appeler des hommes de la compagnie: Chapuzard, Ferland, Mignot, et je vois mes gaillards quitter leur

place et trotter, comme des lapins, dans la rizière pour aller trouver le vaguemestre, qui revient avec un gros paquet sous le bras.

Des lettres, je vous demande un peu si c'est l'heure de distribuer des lettres ! Les voilà tous comme des fous ! Est-ce que je m'inquiète des lettres, moi ? Il est vrai que je ne sais pas trop qui pourrait m'écrire. Plus de famille ! plus d'amis ! plus rien ! Tout seul sur la terre, comme un vieil ours. — Bon.

— Enfin, tous mes bonshommes regagnent leur rang avec leur lettre, qu'ils tiennent de la main droite, bien élevée au-dessus de l'eau, pour qu'elle ne

soit pas mouillée, comme s'ils portaient le Saint Sacrement, le diable m'emporte !

Tiens, Jacquet aussi a une lettre.

— Des nouvelles du pays, Jacquet ?

Jacquet est sergent à ma compagnie. Je suis chef de la première section ; lui, de la seconde. C'est un blondin, assez joli garçon. Pas un poil de barbe ; un vrai blanc-bec, doux comme une petite fille. J'ai une légère pointe contre lui, parce qu'il est toujours pénible de voir des morveux de vingt-deux ans élevés au même grade qu'un vieux comme moi ; mais, enfin, il n'y a pas à dire, c'est un gentil garçon.

Il paraît qu'il est très protégé, une famille bien tout à fait. Du reste, il fait des liaisons en parlant et il reçoit souvent des lettres du Ministère de la Guerre, avec le cachet. C'est son affaire, à ce jeune homme !

Je le guette du coin de l'œil, pendant qu'il parcourt sa lettre au pas gymnastique ; il torche une larme, un petit bout de larme qui lui a relevé l'œil gauche.

Je fais semblant de ne pas le voir, même je plaisante un peu pour le faire rire.



Depuis la veille, on patageait dans les rizières. De l'eau jusqu'au genou.

—Qu'est-ce qu'elle te conte, la payse ?

Il se retourne sans rire.

—Ce n'est pas de la payse, c'est de la mère.

—Ah !

Il paraît que j'ai lâché une bourde. Je n'ai qu'à boucler ma malle. Bon.

Jacquet reprend :

—Vois-tu, Bernard, ces lettres là, on ferait mieux de ne pas les donner dans des moments comme celui-ci !

Ça, c'est assez mon avis, vu que, comme je crois l'avoir dit déjà, ça n'est bon qu'à faire rompre les rangs à tous ces mirliflors qui ne demandent pas mieux ; pourtant, par politesse, je dis à Jacquet :

—Fourquoi ? Des nouvelles de chez soi, je présume que c'est bon à recevoir n'importe où. Est ce qu'on t'écrit des choses agréables ?

Jacquet hocha la tête.

—Oh ! non... au contraire !

Et c'est tout. Il n'est pas bavard, ce matin-là, Jacquet. Son regard se fixe au tonnerre de chien, là-bas, sur l'horizon, où il n'y a rien à regarder qu'un bout de ciel bleu. Et je me demande ce qu'il peut bien voir là dedans... Enfin !

II

En avant !... Ce n'est pas trop tôt. Je répète : " En avant " ! pour ma section. Jacquet, qui rêve toujours, n'a sans doute pas entendu ce commandement, car j'entends, derrière moi, le lieutenant qui crie :

—Eh bien ! sergent Jacquet, nous restons en arrière .. déjà !

J'espère une réplique, quelque chose, n'importe quoi ! J'aime qu'on se rebiffe un peu quand un officier vous lâche de ces mots rudes. On ne répond pas tout haut, parbleu ! —c'est défendu,—mais on ronchonne un peu tout bas. Le supérieur, qui n'entend rien, ne peut pas vous punir, et ça soulage toujours un peu l'amour propre. Mais Jacquet, lui, ne répond rien. Il répète simplement : " En avant ! " d'une voix traînarde, sans entrain, comme s'il était las. Il n'y a pas à dire, ce n'est pas avec cette voix là qu'un sergent français doit commander : " En avant ! " Ça ne se mâchonne pas, ces deux mots-là : ça se crie, ça se hurle !

Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui, le sergent Jacquet ?..

Une rude journée, je vous le dis, que celle-là ! A la nuit tombante, nous sommes encore dans l'eau, mais jusqu'au ventre, cette fois. Derrière nous, au dessus de nous, les petites pièces de campagne crachent comme des enragées.

On avance toujours, on n'est pas à cinq cents mètres des murs de la citadelle ; et rien, pas un coup de fusil : les brigands conservent leur poudre ; ils attendent que nous soyons plus près !

Je me redis : " Pour sûr, mon vieux, ça va chauffer ; tu es aux premières loges, tu n'en perdras rien, tu vas rire un peu ! "

Bon.—Voilà qu'on s'arrête encore !—Le capitaine passe devant les rangs et, tout bas, mais d'une voix qu'on entend joliment bien tout de même, il demande : "Un sous-officier de bonne volonté, pour une mission de confiance !"

Naturellement, je m'avance tout de suite : Bernard, présent !

Ah ! bien, oui ! j'ai le malheur d'être un peu trop bien avec mon capitaine, un vieux dur à cuire lui aussi, qui a été mon lieutenant en Afrique.

—Toi, Bernard, tu vas me faire le plaisir de rester tranquille. On te connaît. Quand on aura besoin de toi, on te trouvera.

Soyez donc connu des officiers pour qu'ils ne vous accordent pas la plus petite faveur ! Enfin, puisque je ne suis pas bon, moi, qu'on en prenne un autre. Et je me dis : "Voilà l'affaire à Jacquet !"

Le capitaine devait penser comme moi, car il s'était arrêté devant Jacquet et il lui répétait, sous le nez, sans avoir l'air de rien :

—Un sergent de bonne volonté, voyons ?

Il est clair qu'on lui faisait des

avances, à ce veinard de Jacquet. Mais je t'en moque ! Voilà mon blondin qui baisse les yeux sous le regard du capitaine et qui ne souffle pas un mot : une manière à lui de répondre qu'il ne tient pas du tout à partir.

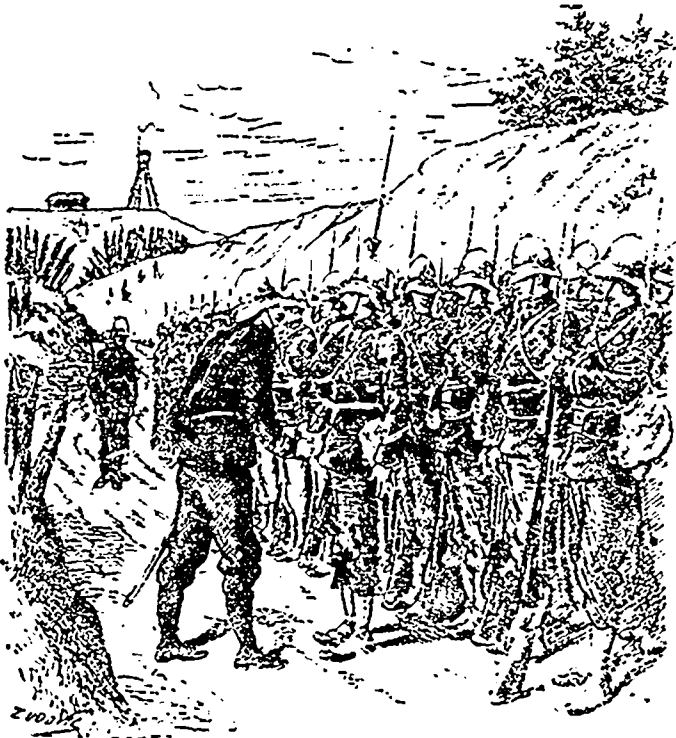
Diable ! c'est le capitaine qui n'était pas content ! Vous comprenez : montrer qu'on a des préférences pour quelqu'un et voir que ce quelqu'un n'en tient pas compte, c'est vexant ! Je l'ai entendu ricaner en mordant sa moustache : "Il paraît que l'on tient à sa peau !"

C'était dur !

Jacquet est devenu tout rouge, mais il n'a rien dit.

C'est alors que j'ai pensé : "Décidément, mon bonhomme, tu n'es qu'un poltron !"

Bref, c'est Berthelot, de la troisième section, qui est parti. Il est revenu sans une égratignure, celui-là. Bon !



"Un sous-officier de bonne volonté pour une mission de confiance !"

III

Là-dessus nous voilà partis. Cette fois, ça n'a pas traîné. A deux cents mètres des murs, les brigands nous lâchent en pleine figure une décharge générale. Bigre de bigre ! Comme ça pleuvait ! Les balles tombaient à droite, à gauche, dans la rizière. Ça faisait "flic ! floc !" en touchant l'eau.

Nous ripostons, mais va te faire lanlaire : les gredins étaient bien à l'abri derrière leurs murs !

Ça n'a duré que dix minutes, cette fusillade, mais je m'en souviendrai longtemps. Ça ne pouvait pourtant pas continuer ainsi. On sonne la charge. Saperlotte ! ça me donne toujours un petit frisson de gaîté, à moi, cette musique-là.

Le clairon souffle tant qu'il peut :

Y aura d'la goutte à boire là-haut.

Polissonne de goutte ! elle est dure à gagner, quand même !

Enfin nous voilà tous courant, baïonnette au canon, comme des fous. Mais, comme je l'avais déjà remarqué, la porte même de la citadelle s'ouvre sur la digue large de trois mètres à peine. Il va falloir grimper là et pousser en avant, deux par deux, sous un feu terrible. Ça pourrait se faire, pardi ! sans une palissade en bambou.—toujours leur satané bambou !—que les coquins ont construite là pour barrer le chemin, déjà assez étroit pourtant !

Ce qu'elle a coûté de monde, cette satanée palissade !

Pour ma part, j'y ai vu tomber mes deux lieutenants, l'adjutant-major du bataillon et bien d'autres ! Pas moyen de passer, quoi ! Le capitaine jurait comme un démon. A la fin, il se retourne : "Une section là-haut !"

Cette fois, c'était grave : on a beau ne pas avoir peur, c'était grave !

Ceux qui grimperaient étaient sûrs de leur affaire.

Il faut croire qu'il avait gardé rancune à Jacquet, le capitaine, car, tout de suite, il ajouta :

—Toi, monte là haut, et arrache-moi ça !

Notez que le capitaine ne tutoyait jamais que les anciens et que Jacquet, entre nous, n'était qu'un "bleu."

C'est une justice à lui rendre : il ne se l'est pas fait dire deux fois, le blondin !

—Voilà, mon capitaine !

En passant devant moi, il tire un paquet de lettres de la poche de sa vareuse.

—Garde-moi ça, Bernard !

Et le voilà en haut avec sa section !

Ah ! le crapaud qu'il était beau, là ! Si calme, si tranquille ! Pas un cri, pas un juron, rien, quelques ordres très brefs : "Arrachez ici !... jetez dans le fossé !... bien !..." Il avait l'air de surveiller une corvée de quartier !

Et les autres, là-haut, tiraient dessus, à bout portant; les balles sifflaient, cassaient les bambous, s'enfilait dans la terre grasse, et de temps en temps brisaient une épaule, traversaient un bras, cassaient une jambe...

Quelle vie!... Ils y sont tous restés les camarades, tous,—Jacquet comme les autres, mais le dernier, le travail fini. Une balle entre les deux yeux, juste! Il a levé les bras, a poussé un grand "Ah!" et il est tombé raide, la face en avant...

IV

Ce n'est peut-être pas très propre, ce que j'ai fait le lendemain; mais, vraiment, ça été plus fort que moi. Il me brûlait, voyez-vous, ce paquet de lettres qu'avait remis Jacquet avant d'aller se faire tuer! Je pensais: "Un garçon qui se conduit comme un... gamin et qui, quelques heures après, meurt comme un homme, ce n'est pas naturel; il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous!" Ce quelque chose, je sentais que j'en avais l'explication, là, sur moi, dans ces lettres... Ma foi, tant pis! Je n'y tenais plus, à la fin... Alors... alors, j'en ai tiré une du paquet, oh! rien qu'une, parole! la dernière, celle qu'il avait reçue le matin.



"Arrachez ici!.... Jetez dans le fossé?.... bien!...."

Ah! bon sang de bon sang! quelle lettre! Il avait raison, le blanc bec: on ne devrait pas recevoir de ces lettres là avant de se battre! Moi, que ça n'aurait guère dû toucher, après tout, j'en ai pleuré comme une bête.

Voilà ce qu'elle lui disait sa maman, à son blondin, pour finir:

"... Enfin, mon petit Georges chéri, ménage-toi, n'est-ce pas?"

Il est vrai que le temps passe très lentement lorsque l'on s'ennuie, mais il faut secouer tout cela et se dire que ce n'est qu'un moment à passer. Il faut penser à l'avenir et pas au présent.

“ Dis toi surtout une chose, mon petit Georges, c'est que je n'ai plus que toi au monde, tu comprends, et que s'il t'arrivait un malheur, je deviendrais folle, bien sûr. Aussi, je compte sur toi. Il ne s'agit pas, vois-tu, de faire le brave. Si on te commande, fais ce que tu dois faire, en bon soldat, mais ne t'expose pas, je te le défends... ou plutôt non, mon Georges adoré, je ne te défends rien : je te prie seulement, avant de t'engager dans quelque chose, de penser à moi, qui ne pense qu'à toi... Et tu ne te risqueras pas trop, j'en suis sûre ; d'abord, tu me l'as promis...”

“ On n'est pas un lâche, va, parce qu'on aime sa mère !...”

La lettre m'est tombée des mains : je comprends tout, maintenant !

Il a attendu, le blondin, d'être “ commandé ” directement pour aller se faire tuer ; il l'avait juré, c'est sûr, à sa brave femme de mère, le matin, lorsqu'il regardait au bout de l'horizon ce coin du ciel bleu où il n'y avait rien à voir !...

Et voilà pourquoi le sergent Jacquet, mort d'une balle en plein front, comme un brave, s'était presque laissé traiter de lâche deux fois dans la journée.

Le Sergent BOBILLOT.

LE SANG DES ROSES

A L'ENTOUR de Damas, la ville orientale
 Que chérit le soleil aux fécondes chaleurs,
 Les roses, avec leurs triomphantes couleurs,
 Forment comme une mer de pourpre, qui s'étale ;

Mais l'homme vient. Il fauche avec sa main brutale
 Les fières plantes et de leur sang, de leurs pleurs
 Distille savamment l'huile aux reflets d'opale,
 Dont une goutte vaut mille livres de fleurs.

... — Or, l'âme du poète est un jardin féérique,
 Tout rayonnant de la floraison chimérique
 Des rêves d'or baisés par le soleil vainqueur ;

Mais l'artiste, pareil au moissonneur des roses,
 Broyant les tendres fleurs de ses amours écloses,
 Pour écrire un chant par, veut le sang de son cœur.

LÉON MICHAUD.

LE TRIOMPHE INCESSANT DES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Mme Charles Lefebvre de Montréal

Après huit longues années de terribles souffrances, guérie
par les PILULES ROUGES DU DR CODERRE.

Nous le demandons honnêtement, connaissez-vous un seul remède qui guérit autant de femmes? Connaissez-vous un seul remède qui soit aussi honnêtement recommandé aux femmes malades par les femmes guéries!

Ce que nous disons des PILULES ROUGES pour les Femmes Pâles et Faibles, c'est vrai, nous n'exagérons rien, nous agissons honnêtement, ouvertement, nous ne publions jamais le portrait et le témoignage d'une femme, sans son consentement, nous publions toujours l'adresse complète, vous pouvez aller voir et consulter ces femmes, elles vous apprendront ce que les PILULES ROUGES DU DR CODERRE ont fait pour elles, elles vous diront qu'elles ont été guéries par les PILULES ROUGES DU DR CODERRE.

Nous publions aujourd'hui le portrait et le témoignage de Mme Charles Lefebvre, elle demeure au No 944 rue Saint-André, Montréal. Vous la connaissez peut-être, elle a été guérie d'une maladie de huit ans par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Voici son témoignage donné de bonne foi :

"Je suis née à Saint-Isidore de Laprairie, et voilà cinq ans que j'habite Montréal. Depuis huit ans j'avais des pertes continuelles, j'avais les intestins engorgés, des palpitations du cœur, j'étais extrêmement faible, je n'avais pas le cœur à l'ouvrage, j'avais le sommeil très agité, je me voyais mourir et j'y étais résignée. Un jour je lisais dans mon journal le grand bien que faisaient les Pilules Rouges du Dr Coderre et en même temps ma sœur, Mme Caderette, de Fall River, Mass., me les conseilla. Je commençai à les prendre, au bout de 3 semaines je me sentis bien mieux. J'ai conseillé à Mme Saint-Jean et Mme Dubord, de Montréal, de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre."



MME CHARLES LEFEBVRE

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont les meilleures, elles sont préparées spécialement pour les maladies des femmes, elles agissent sur les organes affaiblis; elles donnent du ton, de la force, de la vigueur, elles font du sang riche, rouge, fort, elles rendent les femmes pâles rougeaudes, les yeux ternes, luisants, les femmes faibles, fortes, elles guérissent le beau mal, les pertes blanches, les irrégularités, les douleurs dans le bas-ventre, le dos, les côtés, les maux de tête, la dyspepsie, l'engourdissement, la constipation et toutes maladies de la femme.

Nous avons à votre disposition un médecin spécialiste. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Il vous répondra confi-

dentiellement et absolument pour rien. Il décrira si clairement votre maladie que vous ne pourrez vous empêcher de la comprendre, il vous donnera une foule de conseils pratiques pour vous guérir vous-mêmes dans le secret de votre maison. Ne refusez pas cette chance unique de vous guérir. Ecrivez. Toutes lettres adressées au Département Médical sont ouvertes par lui et tenues confidentiellement par lui.

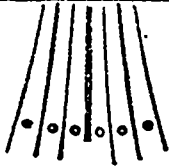
Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en boîtes de 50 Pilules Rouges à 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50, jamais autrement.

Une boîte de 50 Pilules Rouges dure plus longtemps qu'aucun remède que vous paierez une piastre, de plus elles guérissent. Demandez, insistez, exigez toujours pour avoir les Pilules du Dr Coderre, celles qui guérissent. Nous les envoyons par la poste sur réception du montant.

Adressez votre lettre comme suit : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Département Médical, Boîte Postale 2306, Montréal, Qué.

PONSON DU TERRAIL

Rocamboles ..



**Le plus beau
Roman d'aventures
Publié dans le
Monde entier**

Afin de mettre ce superbe ouvrage à la portée de tous, il a été republié dans un grand format illustré de belles gravures et mis en volumes, qui seront vendus aux prix marqués vis-à-vis chaque titre, comme suit :

Vol. I	<i>L'Héritage Mystérieux</i>	35
Vol. II	<i>Le Club des Valets de Cœur</i>	50
Vol. III	<i>Exploits de Rocamboles</i>	60
Vol. IV	<i>La Revanche de Baccarat, suivi des Chevalier du Clair de Lune</i> ..	50
Vol. V	<i>Le Testament de Grain de Sel</i>	50
Vol. VI	<i>Résurrection de Rocamboles</i> { <i>Les Orphelines, 1ère partie</i>	75
Vol. VII		
(Ces deux volumes ne seront pas vendus séparément.)		
Vol. VIII	<i>Le dernier Mot de Rocamboles</i>	75

Tous ces volumes seront envoyés franco sur réception du prix indiqué et pourront être commandés séparément à l'exception des volumes VI et VII qui seront vendus ensemble.

LA COLLECTION COMPLETE, franco - \$3.50,

Adresses toute commande,

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES,

1029 RUE NOTRE-DAME, - - - MONTREAL, Can.

AVIS.

LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ paraît le 1er et le 15 de chaque mois. Chaque numéro est superbement illustré, contient plusieurs poésies, récits, nouvelles, articles variés, etc., etc., et en outre deux beaux romans choisis, qui se continuent dans plusieurs numéros. Tous ces articles sont signés par les plus grands noms de la littérature française contemporaine.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Un an - - \$1.00 Six mois - - \$0.60

On peut s'abonner chez tous les libraires, dans les dépôts de journaux, les bureaux de poste, ou mieux au siège de la revue, 17, RUE ST-JACQUES, Montréal, Canada.

Dans ce dernier cas, on n'a qu'à écrire ses nom, prénom et adresse sur le bulletin ci-dessous, dans les blancs ménagés à cette fin, et après l'avoir découpé, l'envoyer avec le montant de l'abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser à LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ,
17, rue St-Jacques, Montréal.

Ci-joint la somme de.....
pour un abonnement de..... mois
à LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

Nom et prénoms.....

Profession ou qualité.....

Adresse.....

Prière d'écrire ses nom et adresse aussi lisiblement que possible.

N. B. — Toute personne qui nous fera parvenir le montant de cinq abonnements recevra un sixième abonnement gratis.



Librairie C. O. Beauchemin & Fils, à Montréal.

CHOIX DE BEAUX LIVRES D'HISTOIRES. — BONS ROMANS, ETC.

Histoire populaire et anecdotique de Napoléon et de la grande Armée, par Emile Marco de St-Hilaire, suivie de l'histoire des Maréchaux de l'Empire. Beau grand volume, illustré de plus de 500 gravures..1 50

.....C'est cette histoire que nous entreprenons aujourd'hui, dans une pensée purement nationale, sans autre parti pris qu'une scrupuleuse impartialité, sans autre but que d'instruire nos lecteurs à tout ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans les événements si nombreux et si variés qui ont signalés les dix dernières années du siècle précédent, et les quinze premières de celui-ci. Ce n'est pas seulement du législateur et du conquérant que nous voulons les entretenir: c'est aussi de l'enfant d'Ajacello, de l'élève de Brienne, du jeune officier de Toulon; ce n'est pas seulement du général en chef de l'armée d'Italie, du conquérant, du consul, de l'empereur, du dominateur de l'Europe: c'est aussi de l'homme privé de la Malmaison, de Saint-Cloud, des Tuileries et de Sainte-Hélène.

Nous suivrons donc les phases diverses de la fortune de Napoléon, et, autour de faits généraux, nous grouperons ces faits secondaires, ces anecdotes caractéristiques qui servent souvent à expliquer les événements les plus importants, qui colorent vivement une époque, qui mettent ses mœurs en lumière, et qui ajoutent, à l'intérêt grave et sérieux du fait principal, tout le charme, tout l'attrait du roman. (*Extrait de la préface de l'auteur.*)

Vie de Napoléon Ier ou Entretiens de maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de St-Hilaire. 1 vol. de 288 p.....0 25

Le Médecin des pauvres, grand roman dramatique, par X. de Montépin. 1 vol.....0 50

Le Pèlerin de Sainte-Anne, grand roman canadien, par Pamphile LeMay. Edition complète en un volume.....0 50

Les Mille et une nuits, contes arabes. 1 vol. avec gravures.....0 50

Les Secrets de la Maison-Blanche, ou le Mystère de la statue de bronze, roman par L. B. 1 vol... ..0 50

Gustave ou un héros canadien, par A. Thomas, auteur de *Albert ou l'orphelin catholique*. Nouvelle édition soigneusement revue et corrigée. 1 beau volume.....0 50

Albert ou l'orphelin catholique, par A. Thomas. 1 vol.....0 50

Le Chemin des larmes, roman à sensation, par A. G. 1 fort volume...0 50

François de Bienville, scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle, roman par J. Marmette.....0 30

L'Enfant perdu et retrouvé, ou Pierre Cholet. Histoire véritable recueillie par M. l'abbé Proulx. 1 vol. avec gravures.....0 30

Armand Durand ou la Promesse accomplie, roman canadien, par Mme Leprohon. 1 vol.....0 30

Félix Poutré ou Échappé de la potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837. 1 vol.....0 25

Le Manoir de Villerai, roman canadien, par Mme Leprohon. 1 vol .. 0 30

Nouvelle Lyre canadienne. Recueil de chansons canadiennes et françaises. Nouvelle édition, revue avec soin. 1 vol. de 456 pages.....0 30

La Muse populaire, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique. 1 fort volume.....0 60